

CETTE QUINZAINE
Des joujoux pour tout le monde; sur le boulevard, au bois, au théâtre, joujoux partout.

# DEUX RENCONTRES

La province tout entière se rappelle les noces de Gamache. On but, on mangea, on sauta, huit jours durant. L'hymen à la vieille mode française ne recherche pas le mystère, il n'a pas pour accessoires obligés la chaise de poste et « l'elopement », mais bien les festins homériques, les toasts chantés ou balbutiés d'une langue épaisse, l'antique cérémonial de « la Jarretière » et de « la Rôtie », enfin, tout ce que, par pudeur ou par fragilité d'estomac, nous qualifions de grosse gaieté. Il ferait beau voir vraiment monsieur enlever madame avant d'avoir répondu aux harangues, défilé sous plusieurs arcs-de-triomphe et vidé le gobelet d'argent dans lequel chacun de ses grands-pères a bu la dernière goutte de ce vin dont il ne reste jamais qu'une seule bouteille, intarissable apparemment comme la sainte ampoule! Les convenances sont une question de mode et de climat. Est-il, en somme, plus « convenable » d'aller abriter son bonheur dans une chambre d'auberge, banale et mal close, que sous tels vieux rideaux de lampas, qui pourraient vous conter, au besoin, tous les bonheurs de votre famille? Mais ceci est une digression. La foule des amis et voisins débordant de la chapelle se répandait jusque dans la cour. Par-dessus ce flot vivant j'aperçus mon héroïne. Elle faisait partie de l'escadron des demoiselles d'honneur, un gros bouquet blanc à la main. Comme elle me tournait le dos, je ne distinguai qu'une masse d'or rougeâtre se balançant sur sa nuque couleur de neige. Pleurait-elle? riait-elle pendant que le bon curé, sous prétexte d'exhortations, distribuait aux jeunes époux les compliments d'usage sur leur beau nom, leur belle fortune, leur éminente piété, leur honorable famille, etc?... — Je ne sais, mais les petites mèches flamboyantes et folâtres faisaient des soubresauts qui m'occupèrent tout le temps de la messe, jusqu'au moment où elle vint secouer devant moi sa bourse de quêteuse. J'y déposai mon offrande sans me presser, en la regardant bien, ce qui la fit rougir au point qu'on ne pouvait plus reconnaître ses joues des roses de son chapeau; mais j'aurais eu tort de me croire privilégié; elle rougissait ainsi pour tout le monde, à tort et à travers, uniquement, je crois, parce que cela lui seyait bien.

« Quelle est cette belle personne? » demandai-je au camarade qui avait, en m'amenant, donné raison au proverbe: « Tous ses amis devaient être les amis de cette famille d'Ambrière dont la veille j'ignorais même le nom. » — Mlle Rosine, la sœur de la mariée, répliqua-t-il d'un air si profondément mélancolique et navré, que je me crus obligé d'assombrir ma physionomie, en recueillant cette simple information qui semblait impliquer quelque affreux mystère.

Etait-elle poitrinaire, idiote, sourde et muette?

Une demi-heure après, je la retrouvai dans un rôle qui dissipa mes craintes. Le couvert était dressé au milieu du grand vestibule qui fut autrefois une salle des gardes aux solives peintes et dorées. On a entassé là-dedans tous les méchants portraits trouvés dans le château, des meubles vermoulus, de réjouissantes vieilles faïences et nombre d'armures fort ébréchées, qui représentent encore, cependant, une double haie de soldats au repos.

Ces reliques vénérables se détachaient sur des tentures éclatantes qui tout en cachant les emblèmes et les devises mutilées de la muraille, disparaissaient elles-mêmes à demi sous des guirlandes de feuillage. Une centaine de paysans se pressaient autour de la table que présidait le jeune couple, et ces vestes de molleton, ces jupes de droguet, ces coiffes de nourrice étaient servis par des Martons d'opéra-comique. Imaginez les demoiselles d'honneur en tablier blanc, les manches retroussées, répondant avec une grâce accorte aux excuses et aux remercîments de leurs convives. Mlle Rosine était la plus preste. Elle bavardait, découpait, offrait, versait, insistait, perchée sur la pointe de son petit pied, qui s'attachait à une jambe parfaite, sous le bas bien tendu. Et ses bras! Y a-t-il rien d'aussi appétissant qu'un beau bras ? Le sien était rond, ferme et poli comme l'ivoire, avec des amours de fossettes au coude et au poignet.

Je témoignai discrètement mon admiration à Mme d'Ambrière.

— Pauvre enfant ! dit-elle en suivant sa fille d'un œil humide. Deux ou trois gros soupirs et ce fut tout. Je n'y tins plus. Arrachant mon Paul aux délices du fumoir, je le sommai de me dire pourquoi tout le monde s'apitoyait sur une fille si fraîche et en si bon point. C'était toucher à une plaie mal fermée. Le pauvre amoureux, tout récemment éconduit, m'apprit que Mlle Rosine avait la volonté de consacrer à Dieu ces belles joues qui s'empourpraient si aisément, ces bras potelés, cette tournure de Diane chasseresse élevée dans l'intimité du soleil et du grand air:

Elle sort du couvent et veut y rentrer. Ses parents ont exigé qu'avant de dire adieu aux joies de la vie, elle fît connaissance avec elles. On la conduira l'hiver prochain à Paris. En attendant, elle lit des romans, on lui fait la cour.... et elle ne se laisse prendre à aucun piége de ce qu'elle appelle son noviciat du monde...

J'étais stupéfait... presque aussi attristé que mon ami.

Le soir au bal, un bal comme on n'en voit plus, tout en mousseline et en fleurs naturelles, un vrai bal champêtre sur la pelouse, illuminée par des falots et des lanternes, je fis plusieurs fois danser l'intéressante Iphigénie. Elle valsait avec abandon, mais préférait à la valse les branles, les bourrées et les sarrasines indigènes. Je me souviens qu'au dernier coup d'archet, un fils de fermier, son cavalier ordinaire, lui dit naïvement :

— V'la le bal fini, not'demoiselle, et j'en sommes ben marri pour vous, qu'avions l'air de tant vous amuser à danser, quant à moi !...

J'entends encore le fou rire de petite fille qui accueillit cette phrase saugrenue et le gros baiser appliqué à la mode du pays, sur chacune des joues de ce butor. Comment croire qu'un cilice fût caché là-dessous ?

—

Notre seconde entrevue eut lieu hier. Je m'en allais chasser aux environs de Paris. Beau temps de chasse, ma foi ! un peu de neige... le ciel et la terre confondus en une seule buée noirâtre. Pour comble d'ennui, le compartiment des fumeurs, complet ! Je me précipite avec mes fourrures dans une autre voiture vide, j'allume un cigare. Le train se mettait en marche, quand éclatent des voix effarées :

— Par ici, ma sœur, il y a de la place !

— Oh ! ma sœur !

— Allons, dépêchez-vous, chères sœurs !

Une jolie femme, tant mieux! deux très jolies femmes, — passe encore ! mais trois religieuses !!! La partie de plaisir s'annonçait bien. Il fallut au moins cinq minutes pour caser les cabas, les petits paniers et les boîtes aux agnus ; puis elles s'assirent, si maigrement couvertes de légers voiles noirs que leur seule vue faisait grelotter. Ma plus proche voisine ressemblait tout à fait à une engelure ; campagnarde de la tête aux pieds, elle avait évidemment quitté ses vaches pour le bon Dieu et devait être habituée à la dure. Aussi son air réjoui malgré un rhume atroce et une fluxion hideuse ne m'étonne-t-il pas. — La plus âgée des nonnes se faisait remarquer par cette physionomie discrète, cet immuable sourire, qui est le partage des personnes très avancées dans la perfection. La troisième, blottie en face de moi, me parut presque une enfant, et faute de pensées plus divertissantes, je me demandai tout le long du chemin ce que ce nez audacieusement retroussé allait faire dans les régions de l'ascétisme. Il faut vous dire que je me rappelais vaguement avoir vu ce petit nez insolent quelque part, mais le bandeau et la guimpe déguisent mieux qu'un domino.

Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.

Vêtue comme ses compagnes, la jeune sœur semblait cependant parée. Je m'expliquai pourquoi, en apprenant que sa profession avait eu lieu la semaine précédente. Elle savourait le premier quartier de la lune de miel, inséparable d'un brin de coquetterie. Et j'en appris bien d'autres, bon Dieu ! sur les pompes de sa prise de voile, sur les fauteuils en velours cramoisi qui s'étaient trouvés trop peu nombreux pour les dames invitées, sur le grand habit de chacun des chanoines, et le discours ineffable de Monseigneur, si majestueusement entouré de ses vicaires généraux, sur le surplis de guipure de l'abbé un tel et l'effet imposant de la traîne des chères sœurs, qui, délivrée de son « retroussis » ordinaire, se déroulait sur la dalle: — C'était sublime! solennel ! angélique ! édifiant ! Vous avez entendu babiller les Visitandines de Vert-Vert, mais celles-ci leur eussent rendu des points, la jeune surtout. Elle avait encore des gestes mondains d'une drôlerie, d'un imprévu incroyable... une manière de porter aux cheveux absents, hélas ! sa main rougie par le froid, qui me faisait rêver involontairement d'un joli bras nu presque oublié.

La Révérende tira de son sein (le fichu des religieuses, comme celui des soubrettes, sert de réceptacle à bien des choses) une longue épître tracée de la plus fine écriture mystique et qui sentait bon l'encens: « Notre chère mère » attendait avec impatience ses colombes voyageuses, elle leur envoyait sa bénédiction, elle les instruisait de leurs nouveaux devoirs. Il ne s'agissait pas d'aller soigner héroïquement des mourants ou chanter « Matines » sous les arceaux gothiques d'un cloître, mais tout bonnement du labeur ingrat et terre à terre qui consiste à éduquer les petites filles pauvres dans une maussade petite ville du Midi.

Des larmes de pitié faillirent me venir aux yeux pour le petit nez mutin et guilleret qui allait être là-bas si étrangement dépaysé. Mais lui, je vous assure, ne s'attendrissait pas sur lui-même. Un des sacs avait été ouvert, on se bourrait de chocolat, on buvait du vin sucré avec une gaieté qui me rappela celle de certain dîner de noces. Nul souci de ma présence, du reste. Le monde extérieur semblait pour ces trois femmes se borner à elles-mêmes. Une seule fois, le train s'étant arrêté, on s'aventura furtivement à la portière. Quelques jeunes gens passaient, — des élégants de la nouvelle école et de cette taille lilliputienne qui distingue nos petits crevés. Avez-vous remarqué que d'année en année cette engeance va se rapetissant et s'amoindrissant ? Les crevés de 1868 ont tout au plus la taille d'un gamin de douze ans bien venu. Que sera-ce en 69 ?

J'imagine que cette réflexion traversa l'esprit de la jeune professe, car elle étouffa sur ses mains jointes une forte envie de rire. Evidemment, messieurs, vous ne lui faisiez pas regretter la vie. — La causerie repartit de plus belle avec la locomotive, et de plus belle les petites dents s'escrimèrent contre les pastilles de chocolat. La grande religieuse pâle et sa grosse sœur rougeaude paraissaient s'amuser de cet entrain démesuré, intarissable. Leur regard disait: — Nous avons passé par là, et voici où nous en sommes.

Elles en étaient, les chères femmes, au contentement placide d'une dixième année de bon ménage. mais l'exaltation des premiers jours était éteinte. Je le vis bien, lorsque trois heures sonnant, l'heure de la méditation, la paysanne sanctifiée prit son chapelet et remua pesamment ses grosses lèvres. Chez elle, l'acte d'amour était devoir machinal et habitude. De même, avec l'intelligence en plus, de même chez la Révérende Mère; qui adressait à son divin Epoux des phrases toutes faites tirées d'un bréviaire.

La nouvelle initiée, au contraire, n'était qu'extase et ravissement. Ses beaux yeux bleus cherchaient le ciel, ses jolis doigts roses secouaient éperdûment le christ pendu à sa ceinture. Elle le baisait, l'appelait avec des ardeurs, — spirituelles sans doute, — mais dont je

finis par être jaloux. Le train s'arrêta de nouveau; il fallait descendre. En passant devant l'heureuse fiancée, je levai mon chapeau:

— Mlle d'Ambrière?

— Sœur Rose-Marie, répliqua-t-elle avec une de ses séduisantes rougeurs d'autrefois; je ne vous reconnaissais pas, monsieur.

(Je gage qu'elle n'eût pas mieux reconnu mon ami Paul.)

— A l'honneur de vous revoir!

— Oh! il n'est guère probable que vous alliez jamais...

— C'est vous qui reviendrez en Bourgogne

— Nos parents n'ont le droit de nous rappeler qu'à leur lit de mort, dit sèchement la Révérende Mère; mais vous oubliez l'heure du silence, ma sœur.

Un léger nuage de tristesse avait effleuré le front de la pauvre petite, cette réprimande lui donna l'expression caline et contrite d'un enfant pris en faute: elle embrassa passionnément son Epoux, cuivre et bois noir.

Moi, je conclus de ceci que la vertu n'est pas le partage exclusif des laides, — et encore, — qu'il y a de bons soldats dans toutes les armées, mais que ceux de notre pays sont peut-être les seuls qui aillent au feu en chantant.

THER.

## LES ROIS

... Pauvre vieux Crèveroche! moitié ferme, moitié château, avec son toit moussu aux girouettes grinçantes et sa grande porte hospitalière qui ce jour-là ne se fermait pas, afin que passants et voyageurs, rois et bergers, pussent venir prendre part à la table et au foyer. Le bon temps!

Pourtant il neigeait comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui, car les hivers, dit-on, se sont adoucis. Mais la belle neige!... Elle recouvrait le paysage, vulgaire et monotone peut-être, d'un drap blanc qui lui donnait une inexprimable solennité; elle étoilait de fleurs de cristal les haies où tremblaient encore ces petits fruits rouges qui ont perdu leur saveur depuis que nous ne sommes plus enfants; et de la maison à l'église nous ne faisions qu'une longue glissade, sur nos sabots.

Nous bombardions de boules de neige les chaumières qui bordent la route et auxquelles l'hiver avait mis aussi un habit de fête; nos rires troublaient seuls ce silence du dimanche qui, en janvier, gagne la nature elle-même: les mouches sont mortes, les oiseaux se taisent, le blé qui germe semble arrêter pour un instant son travail mystérieux.

Tous les ans, à la grand'messe, sermon sur le texte suivant: « Il est plus doux de donner que de recevoir. »

— Vous mettrez vos lunettes quand je commencerai à vous ennuyer, disait à mon grand-père le bon curé qui se méfiait de lui-même, étant quelque peu enclin aux longs discours. Nous regardions alternativement les lunettes et le grand-père, — désolés que le signal tardât autant, mais le grand-père sommeillait en pleine béatitude, et notre prédicateur s'oubliait indéfiniment à solliciter la charité pour ses pauvres, sans songer qu'ils avaient reçu du château, le matin même, des provisions de bois et de seigle qui les faisaient les plus riches du bourg. Le soir, ils avaient aussi leur part de gâteau béni, sur lequel on prélevait encore *la tranche du bon Dieu* pour l'hôte, quel qu'il fût, que pouvait envoyer le hasard (le hasard que nous appelions dans ce temps-là Providence).

Il y avait souvent des supercheries pour le tirage de la fève, quoique ce fût le plus jeune d'entre nous qui glissât sous la nappe une petite main bien innocente en apparence. Mais toujours le roi était quelque invité du voisinage, ou bien un grand-parent. Une fois seulement, le sceptre me fut donné. J'avais quinze ans, et j'étais cruellement embarrassé d'un tel honneur. Cependant on me pressait de choisir ma reine. Je n'en vis pas de plus belle que la fille d'un de nos fermiers, qui servait à table le jupon retroussé dans la ceinture. Ses joues, son front, ses bras, tout devint rouge. Elle est vieille maintenant, comme l'est une paysanne, mère de cinq enfants; mais ma fève est restée, parmi les trophées de sa jeunesse, sous le globe de cristal qui recouvre une couronne de noces et un bouquet de fleurs d'oranger.

— Le roi boit! criait mon grand-père. Et il demandait ce fameux vin « que lui donna son cousin de Meursault, lors du sacre de S. M. Charles X. » — Il était bu depuis longues années le Meursault historique, mais nous apportions quand même, en triomphe, cachée dans un petit panier, la bouteille vêtue de toiles d'araignées, et l'aïeul disait:

— Ménagez ce qui reste!

On souriait.

— Le roi boit! répétait le chœur des petits-enfants, des petits-neveux et des vieilles bonnes.

De quelque cru qu'il fût, ce nectar bourguignon grisait bien. Il inspirait les saillies les plus... gauloises, à monsieur le curé particulièrement. Son exemple déliait toutes les langues. Seule, l'institutrice de mes sœurs tremblait pour les chastes oreilles de ses petites élèves. Le rôle d'institutrice n'est jamais enviable; mais dans un pays où personne ne sait lire, la *maîtresse d'école* est un objet d'horreur à l'égal du sorcier. Les domestiques abhorraient Mlle Sidonie; ma mère l'occupait toute la matinée à coudre des chiffons, parce qu'elle avait plus de goût que sa femme de chambre; le curé ne lui pardonnait pas de savoir plus de latin que lui; mon grand-père l'accablait de son préjugé contre les bas-bleus qui, disait-il, n'étaient jamais bien tirés. Je partageais un peu l'opinion générale. Ce fut cependant Mlle Sidonie qui conserva l'habitude de m'apporter au collége la galette des rois, que je mangeais en regrettant la table de famille où chaque anniversaire nouveau avait, hélas! compté une place vide.

T.

## PRISPIA

Les morts vont vite, a dit le poète; les malades vont « tout doucement ».

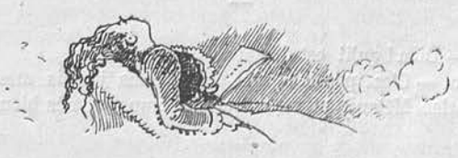
—

Ce que vivent les roses!... Délicieux, mais pas drôle!

—

Au sortir du bal. — Rien ne vaut le cotillon pour vous donner une idée quelconque de la danse macabre.

Y. K.



# QUE D'ESPRIT! MON DIEU, QUE D'ESPRIT!...

## AU BAL DE L'OPERA

Ernest et Alfred dans le couloir des premières loges.

1er DOMINO. — Te voilà, mon petit Ernest?
ERNEST. — Je crois que oui.
1er DOMINO. — Tu vas bien?
ERNEST. — Puisque je suis ici.
1er DOMINO. — Comment va ton ami?
ERNEST. — Lequel?
1er DOMINO. — Tu sais bien: celui avec qui tu es toujours.
ERNEST. — Tu veux me parler de moi?
1er DOMINO. — Mais non! tu sais bien; le blond?
ERNEST. — Ah! oui! Emile?
1er DOMINO. — Je ne sais pas son nom.
ERNEST. — C'est le moment d'en parler.
1er DOMINO. — Comme tu es désagréable ce soir!
ERNEST. — Est-ce un compliment pour les autres jours?
1er DOMINO. — Tu restes là, n'est-ce pas?
ERNEST. — Je crois bien! toute la nuit.
1er DOMINO. — Je reviendrai te voir tout à l'heure.
ERNEST. — C'est ça, je t'attends.

---

ALFRED. — Qui est cette femme-là?
ERNEST. — Je ne la connais pas.

---

2e DOMINO. — Dis donc, est-ce que c'est vrai que quand on soupe avec vous, vous faites des tombolas pour les femmes que vous n'emmenez pas?
ERNEST. — Qui est-ce qui t'a dit ça?
2e DOMINO, *à son amie.* — Vois-tu, ma chère, que c'est vrai? (*Haut.*) Allez-vous souper ce soir?
ERNEST. — Nous ne savons pas encore.
2e DOMINO. — Veux-tu nous inviter?
ERNEST. — Nous verrons ça plus tard.
2e DOMINO. — Y a-t-il longtemps que tu n'as vu Mélanie?
ERNEST. — C'est à elle qu'il faut le demander.
2e DOMINO. — Tu es donc discret maintenant?
ERNEST. — Toujours, quand je ne dis rien.
2e DOMINO. — Ce n'est pas la peine avec moi, mon petit Ernest; puisque je te vois, tous les jours, monter chez elle.
ERNEST. — Alors, pourquoi me le demandes-tu?
L'AMIE, *bas à son amie.* — Viens donc il est très désagréable ce monsieur.
2e DOMINO, *de même.* — Laisse-moi tranquille. (*Haut, à Ernest.*) C'est donc un collage?
ERNEST. — Assez! Tu vois bien que tu embêtes ton amie.
L'AMIE. — Moi?... mais pas du tout, monsieur.
2e DOMINO, *à l'oreille d'Ernest.* — Mélanie est bien heureuse!
ERNEST. — Merci pour elle.

---

L'AMIE. — Dieu! qu'il est déplaisant ce monsieur!
2e DOMINO. — C'est possible, ma chère, mais j'avais mes raisons pour lui parler. Mélanie ne reçoit que des hommes très bien.

---

ALFRED. — Et celle-là, qui est-elle?
ERNEST. — Tu le vois; c'est une voisine de Mélanie; c'est une femme qui a le temps de regarder par la fenêtre; elle ne doit pas être jolie!

---

3e DOMINO. — Toujours ici donc?
ERNEST. — Comme toi, mon amie.
3e DOMINO. — Pourquoi ne viens-tu plus me voir?
ERNEST. — Tu n'es jamais chez toi.
3e DOMINO. — Je ne sors jamais dans la journée.
ERNEST. — Alors, c'est que tu as toujours quelqu'un.
3e DOMINO. — Ce n'est pas gentil ce que tu me dis là. Tu sais que je suis déménagée... Tiens, voilà ma carte avec ma nouvelle adresse. Surtout ne la laisse pas voir. Adieu, mon bébé.
ERNEST. — Sois tranquille: adieu.

---

ALFRED. — Celle-là, tu la connais?
ERNEST. — Tiens, voilà sa carte; vas-y, si tu veux.

---

4e DOMINO. — C'est toi, mon chéri?... Que ça me fait plaisir de te voir! Il y a si longtemps que je ne t'avais rencontré!
ERNEST. — Quelle plaisanterie! nous avons soupé avant-hier ensemble.
4e DOMINO. — C'est trop fort, mon chat! Crois-tu que je l'avais oublié?
ERNEST. — Je le crois.
4e DOMINO. — Mais aussi, tu as été si peu gentil!
ERNEST. — Parce que?
4e DOMINO. — Parce que j'avais amené mon amie pour toi: et tu ne lui a pas seulement adressé la parole.
ERNEST. — Parbleu! c'est un monstre!
4e DOMINO. — Mais je t'assure qu'il y en a qui la trouvent très bien.
ERNEST. — Qu'ils la gardent.
4e DOMINO. — Tu es difficile!
ERNEST. — Est-ce que c'est avec elle que tu es là?
4e DOMINO. — Non. C'est une autre!... très jolie! Veux-tu que je te la présente?
ERNEST. — Non! non! non! Ici, j'opère moi-même.
4e DOMINO. — Nous offres-tu à souper au moins?
ERNEST. — Pas ce soir.
4e DOMINO. — Tu n'es pas gentil.

---

ALFRED. — Pourquoi as-tu refusé? puisque nous voulons souper.
ERNEST. — Parce que je la connais; c'est une femme qui n'est pas mal, mais qui n'est plus jeune et qui s'entoure continuellement de repoussoirs.

---

5e DOMINO. — Tu ne me reconnais pas, mon petit Ernest?
ERNEST. — Non! pas du tout.
5e DOMINO. — C'est trop fort.
ERNEST. — Ah! que je suis bête!
5e DOMINO. — Surtout, ne dis pas à Eugène que j'étais ici et que tu m'as vue.
ERNEST. — Tu sais bien que je ne dis jamais rien.

5e DOMINO. — C'est vrai ! tu es très gentil, tu comprends les femmes.

ERNEST. — Veux-tu venir souper ce soir avec nous ?

5e DOMINO. — Mon cher, je ne peux pas. Eugène est couché chez moi, il m'attend.

ERNEST. — Eugène ?... mais il est ici !

5e DOMINO. — C'est trop fort ! Il ronflait si bien quand je suis partie !

ERNEST. — Il se sera réveillé.

5e DOMINO. — Si ce n'est pas ignoble de jouer de pareils tours aux femmes ! Attends un peu ; si je le rencontre, il va avoir de mes nouvelles !

—

ALFRED. — Est-elle jolie ?

ERNEST. — Oui ; je suis fâché qu'elle ne puisse pas souper avec nous ; mais c'est toujours comme ça.

---

6e DOMINO. — Mon pauvre Ernest, comme tu as l'air de t'ennuyer !

ERNEST. — Je pensais justement à toi ; je viens d'apercevoir Oscar.

6e DOMINO. — Je ne sais pas ce que tu veux dire?

ERNEST. — Je veux dire que puisque Oscar est là, il est évident que tu devais y être aussi.

6e DOMINO. — Je ne comprends pas quelle scie tu me fais toujours avec Oscar? Je ne le connais même pas.

ERNEST. — Superbe ! Elle ne connaît pas un homme avec qui elle a vécu maritalement pendant trois ans !

6e DOMINO. — Moi ?... jamais. Il n'a pas été seulement mon amant

ERNEST. — Ta parole?

6e DOMINO. — Je te le jure sur la tombe de ma mère.

ERNEST. — Ah ! par exemple ! je t'y prends. Ta mère est morte, et l'autre jour tu me flanques à la porte en me disant qu'elle est dans ta chambre.

6e DOMINO. — Je ne t'ai pas dit qu'elle fût morte.

ERNEST. — Alors, pourquoi jurer par ce projet architectural ?

6e DOMINO. — Tu m'ennuies ! Si tu veux me taquiner, je m'en vais.

ERNEST. — Non, reste et sois gentille ; viens souper avec nous?

6e DOMINO. — Tu n'y penses pas ? et mon gros singe qui est là ; est-ce que tu crois qu'il me lâche comme ça ? En voilà un qui aime en avoir pour son argent.

ERNEST. — Alors, il n'y a pas moyen ?

6e DOMINO. — Impossible ce soir. Une autre fois si tu veux ?

ERNEST. — Nous en reparlerons.

6e DOMINO. — Ecris-le moi à l'avance.

ERNEST. — Bien entendu.

6e DOMINO. — C'est ça. Adieu, mon grand chien.

—

ERNEST. — Mon ami, il est tard ! j'ai faim ! les femmes dont nous voulons ne veulent pas de nous ! nous ne voulons pas de celles qui veulent de nous ! Si nous allions souper seuls ?

ALFRED. — Ma foi, tu as raison ; allons souper seuls.

L.

## CE CHER GASTON !!!

Au bois. — Quatre heures. — Un monsieur en phaéton.

— Tiens, c'est Léa, dans un joli coupé, ma foi : et il n'y a pas un mois que ce pauvre Gaston... Dieu ait son âme... et les vingt mille francs qu'il ne m'a jamais rendus ! Est-elle en beauté, la coquine, avec ces dentelles noires. Mais, ma parole ! elle est en deuil, en grand deuil, pas un bijou. Serait-ce de Gaston, par hasard ? Ça serait drôle ; si j'allais le lui demander. Décidément, elle m'a reconnu. Il faut que j'aille lui dire un petit bonjour. Le sentiment n'empêche pas la politesse. — Jean, prenez les rênes. — En attendant, promenez les bêtes.... Ah ! si d'ici à une demi-heure vous ne me voyez pas, vous pouvez rentrer.

—

Léa, le monsieur (à la portière du coupé).

— Enfin, vous vous êtes décidé à me reconnaître. Le chagrin m'a-t-il donc changée à ce point, ou avez-vous peur des gens qui sont dans la peine?

— Oh ! je vous promets que...

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir depuis mon malheur ?

— Vous savez, le monde est si méchant, je ne voulais pas qu'on dit que je me mettais sur les rangs... un vieil ami, vous comprenez.

— Ah ! mon ami, quelle injure ! On sait bien que je ne suis pas de ces femmes qui changent d'amour comme de cheveux. Deux ans de bonheur à crier... et puis plus rien...

(Un silence.—Léa porte à ses yeux un mouchoir blanc garni de dentelles noires et ses cheveux mal attachés caressent la joue du monsieur.

— Parlons d'autre chose, mon ami. Mais c'est qu'en vous voyant.... il vous aimait tant !

— Dam ! c'était... c'était un bien bon garçon.

— Oh ! oui, un bien bon garçon.

(*Nouveau silence. Elle regarde vaguement devant soi* ; *lui*, tripote sa main.)

— Voyons, vous n'êtes pas plus raisonnable que moi. Parlons un peu de vous. — La douleur est égoïste. — Qu'est-ce que vous devenez ?

— Oh ! toujours la même chose, le club, le bois, la chasse.

— Et les amours... On m'a dit que vous étiez toujours avec la grande Nana...

— Ah ! l'habitude, l'acoquinement aux vieilles chaussures.

— Une bien bonne fille, après tout !

— Oui, une bien bonne fille, mais voilà tout.

— Il est de fait que mon pauvre Gaston ne pouvait pas la sentir... Vous rappelez-vous le jour où nous avons fait cette noce, chez moi, à la campagne, l'a-t-il assez blaguée sur sa robe bleue et son chapeau rose ? Vous ne vous souvenez pas, vous m'avez fait assez de compliments sur ma toilette noir et marron... même vous m'aviez rendue presque fière... Eh bien ! Gaston me dit le soir : — « Comprend-on qu'Albin, un garçon d'esprit et de goût, reste avec une femme qui ne sait pas s'habiller ?.. — Après cela, peut-être tenez-vous surtout à ce qu'elle sache faire le contraire, polisson ?

— Allons ! vous n'avez pas changé. Toujours la main à la parade.

— Oh ! si, j'ai changé, je deviens méchante. Mais que voulez-vous, la solitude aigrit. Voyons, quittons-nous. Seulement, promettez-moi de venir me voir... le soir, rompre mon tête à tête avec ma chienne... et puis nous causerons de lui.

— Avec plaisir : mais pourquoi me renvoyer sitôt. Est-ce que je vous ennuie ?

— M'ennuyer, vous ! mais il y a une éternité que je n'ai passé un aussi bon moment... Vous m'avez rendue presque gaie. Mais le son seul de votre voix, mon ami, est pour moi une chère distraction. Cela me rappelle notre bon temps... ou du moins, mon bon temps à moi !

— Eh bien ! alors, pourquoi ?

— Dam ! je n'osais vous afficher plus longtemps. Si Nana venait à passer, songez donc, une scène... On nous regarde déjà...

— Vous ne pouvez pourtant pas me laisser sur la chaussée comme un aboyeur... Je ne vois plus Jean.

(Ici Léa range ses jupes pour faire place !)

LE MONSIEUR, *entrant*. — Ça... je ne vous gêne pas...

— Vous n'êtes pas si gros. — Tiens, est-ce que ce n'est pas votre phaéton, là, en face ?

— Mais oui, vraiment... Où avais-je donc les yeux ?

— Jean, à la maison !

— Germain, route de Versailles, par l'avenue de Neuilly !

—

Le soir, sept heures, dans la salle à manger.

Vous voyez, un vrai dîner de veuve, deux couverts et un souvenir.

— Vous savez si je vous comprends... un ami d'enfance !...

— Mais c'est très gentil, toutes ces chaises dépareillées... Rien que des antiquailles, plus que ça de chic!

— Oh! tout vient de lui : c'est lui qui les a choisies une à une. Celles-ci me rappellent une surprise, celles-là un raccommodement... ce sont les plus belles. Allez, tous ces souvenirs-là, ça rend une femme bien forte contre la tentation; les idées de secondes noces, comment pourraient-elles me venir, avec un mobilier comme celui-là!

— Ah!

— Vous ne mangez pas, mon ami...

— Mais si, je vous jure. Seulement, c'est si intéressant ce que vous me dites.

— A bon entendeur, salut; je suis insupportable avec mes regrets, je ne suis pas de mon temps, hein?

— Mais pas du tout. Continuez, je vous prie... un ami d'enfance... et puis, c'est si rare, dans ce temps-ci, une douleur qui ne soit pas *toc*.

— Non, mon ami, je ne suis pas une exception, comme vous paraissez le croire; ou si, par malheur pour notre temps, j'en suis une, c'est que Gustave en était une autre, dans son genre.

— Vous parlez bien, vous! ça se fait si rare une femme qui sache causer.

— Prenez garde, vous jetez des pierres dans l'entresol de Nana.

— Nana!... tenez, si vous voulez me faire plaisir, ne m'en parlez pas ce soir.

— Ah! que voilà les hommes! des dupes ou des ingrats!

— Comment, des écrevisses bordelaises après un perdreau truffé! Et vous appelez cela un dîner de veuve!

— C'est que mon médecin m'a mise aux toniques : j'ai été si languissante tous ces temps-ci... Tenez, j'ai été obligée de rétrécir mes corsages de deux doigts... Et puis, c'était le plat favori de Gaston. Quelquefois il ne dînait que de cela... et nous n'en dormions que mieux.

— Oui, il était très nerveux.

(*Silence.*)

— Y a-t-il longtemps, mon ami, que vous avez vu Mariette? Est-elle toujours avec Maurice?

— Avec Maurice? Je vous en casse! Maurice a été vidé le 1er novembre, fumé le 2, — comme les poulets rôtis. Oh! les femmes!

— Voilà le grand mot, les *femmes!* Les femmes, ça n'a pas de cœur! ça n'a que des dents! ça vit de cervelles d'hommes frites. C'est comme moi, j'ai ruiné, tué, saigné, mangé Gaston, pas vrai? (*Se levant et les deux mains sur sa poitrine.*) Eh bien! voyez si ça m'a engraissée, tâtez un peu?

LE MONSIEUR, *tâtant.* — Tonnerre!

— Eh bien! Qu'est-ce que ça signifie?

— Eh! c'est... c'est que je regardais votre broche!

— Vous pouvez bien la regarder; par le fait, c'est à vous que je la dois!

— Comment, à moi!

— Mon Dieu, oui! C'est toute une histoire... Vous vous rappelez, il y a un an environ, vous avez eu une fantaisie, un caprice, moins que cela peut-être, un mouvement, enfin quelque chose pour votre servante, alors la maîtresse de votre ami...

— Oh! vous êtes cruelle... un moment d'égarement..

(*Nuance de dépit chez Léa.*)

— Oui, c'est ce que je me suis dit : c'est un moment, rien qu'un moment : je ne suis pas femme à inspirer des passions, moi. comme Nana .. non! On se dit : tiens, elle est drôle, cette petite; elle n'est pas bête, ni mal faite... on passerait bien quelques moments avec elle .. billet valable du samedi au lundi,.. et puis, c'est tout...

— Mais non, je vous jure, d'honneur...

— N'interrompez pas. Si bien que comme je n'ai jamais eu rien de caché pour Gaston... et puis, c'était si peu de chose...Enfin, je lui dis : — oh! sans nommer personne — je lui dis : — Tu as un de tes amis qui en pince pour ta petite femme. — Vous croyez peut-être qu'il m'a fait une scène, qu'il a tout cassé. — Dis-moi le nom, que je lui mette ma main sur la figure. — Pas du tout C'était un homme d'esprit : il me dit tout simplement : — Je parie que c'est ce brigand d'Albin. — Et le soir il m'apportait cette broche, qui vaut 200 louis.

LE MONSIEUR, *entre ses dents.* — Oui, et, le matin, il m'en avait emprunté cinq cents... Bonne affaire..

— N'est-ce pas que c'est gentilhomme? Oh! un homme comme cela, on m'aurait offert un million que je n'aurais pas consenti à le tromper, de son vivant! — Et surtout, ne croyez pas qu'il vous en ait jamais voulu, le pauvre chéri! que de fois il m'a dit :—je ne suis qu'un butor; Albin, voilà l'homme qu'il te faudrait : un garçon qui comprend la femme.. Albin!

LE MONSIEUR, *fixant Léa.* — Qu'est-ce que vous lui répondiez?

LÉA, *fixant le monsieur.* — Rien...

—

Minuit. — La chambre à coucher.

..... — Oh! ne bouge pas. C'est étonnant combien tu as de Gaston... quand tu te déchausses.

DEY.

## UN DINER CHEZ ÉMILE

Emile a invité Octave à dîner. — Ils sont servis par Victorien.

—

ÉMILE A. — Placez-vous donc en face, mon cher Octave.

OCTAVE F. — Pardon, mon ami, je crois qu'il y a là un courant d'air. Serais-je indiscret en me mettant plus près de vous?

EMILE A. — Vous savez bien que vous ne me gênerez jamais.

OCTAVE F. — Cependant vous aimez avoir vos coudées franches.

EMILE A. — C'est vrai, mais je laisse à chacun sa place.

OCTAVE F. — Dites-moi, cher ami, qu'avons-nous pour dîner?

EMILE A. — Je vous vois venir; vous allez goûter un peu de tout, sans attaquer un seul plat sérieusement.

OCTAVE F. — Reproche facile à faire lorsqu'on a un estomac comme le vôtre.

EMILE A. — Auriez-vous peur de ma cuisine?

OCTAVE F. — Peur? non. Mais vous m'avouerez qu'elle est souvent très épicée, et nos tempéraments sont si différents!

ÉMILE A. — Puisque vous craignez à ce point l'imprévu, je vais vous faire donner le menu. Victorien, qu'avons-nous?

VICTORIEN S. — Mais, monsieur, le dîner classique :

Le potage à la ciguë;
La fricassée de poulet à l'aventurière;
Le rôti de vertu, jus gaulois;
Le pâté de Giboyer;
Les pommes de terre à la maître Guérin;
Les écrevisses à l'effronté bordelais;
Et la crème glacée à l'imprévu.

ÉMILE A —Vous voyez que je ne vous offre que mon ordinaire.

OCTAVE F. — Bien des gens s'en contenteraient! car c'est ce qu'on peut appeler des plats de résistance.

ÉMILE A. — J'ai, peut-être, été un peu égoïste en oubliant votre goût pour les sucreries?

OCTAVE F. — J'en ai toujours chez moi; mais je ne les aime pas tant que vous croyez. Vous savez que les confiseurs sont souvent ceux qui mangent le moins de bonbons.

ÉMILE A. —Victorien, pourquoi as-tu mis un couteau à papier sur la table?

VICTORIEN S. — Monsieur, parce que j'ai pensé que M. Alexandre D. fils viendrait peut-être.

OCTAVE F. — C'est vrai, vous m'aviez dit que nous dînerions ensemble?

ÉMILE A. — Oui; mais vous savez qu'il ne va jamais nulle part.

OCTAVE F. — Ce n'est pas la distance qui l'arrête! N'est-il pas votre voisin?

ÉMILE A. — Oui.

OCTAVE F. — Et même, n'habite-t-il pas sur le même palier?

ÉMILE A. — Oh! non. Il demeure au même étage, mais dans le corps de bâtiment en face, qui est moins élevé.

OCTAVE F. — Je le regrette ; nous nous rencontrons si rarement!

ÉMILE A. — Je l'avais fait inviter! Qu'est-ce qu'il t'a répondu, Victorien?

VICTORIEN S. — Toujours la même chose, monsieur : que l'odeur de la cuisine lui suffisait pour savoir ce qu'il y avait à dîner et que, quant à la conversation, il savait à l'avance ce qu'on dirait.

ÉMILE A. — En somme, crois-tu qu'il vienne ce soir ?

VICTORIEN S. — Je me le demande !

ÉMILE A. — Du reste, s'il venait, ce ne serait jamais que pour prendre des notes.

VICTORIEN S. — Je lui ai pourtant dit que la soirée serait charmante, que ce serait comme un bouquet de fleurs ! mais il m'a ri au nez.

OCTAVE F. — Aussi, c'est de votre faute ; pourquoi prenez-vous des formules connues ?

VICTORIEN S. — Ma foi, monsieur, je prends celles qui plaisent aujourd'hui.

OCTAVE F. — Mon cher Victorien, fermez cette porte, je vous en prie ; l'air arrive avec une telle violence que j'en tremble comme une feuille.

ÉMILE A. — Mais nous n'allons plus pouvoir respirer !

Quelle nature délicate! vous êtes, mon cher Octave. Il ne faut pas vous en plaindre, c'est ce qui fait votre force. Vous vous soignez si bien !

OCTAVE F. — Aucune faiblesse ne vous échappe !

ÉMILE A. — Mangez donc, mon cher Octave ; en prenant de ce dernier plat, vous aviez l'air de vouloir tout avaler et vous n'avez goûté que du jus.

OCTAVE F. — Quel admirable rôti ! Vous êtes le seul à avoir des plats montés comme celui-là ! Voulez-vous que je le découpe ?

ÉMILE A. — Je crois bien! d'autant que c'est tout à fait votre affaire, lorsqu'il s'agit de découper une tranche et de la présenter gracieusement.

OCTAVE F. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

VICTORIEN S. — Pardon, monsieur, ce sont les ficelles que j'avais mises pour que la pièce eût l'air de se tenir sur ses pattes, et j'ai oublié de les enlever.

ÉMILE A.— Prenez garde, il ne faut pas qu'on voie ces choses-là.

OCTAVE F. — Mon cher Victorien, fermez cette fenêtre, je vous en supplie ; l'air est tellement vif!

ÉMILE A. — Mais nous allons étouffer !

OCTAVE F. — Que voulez-vous ? C'est plus fort que moi, je ne puis supporter la vue de ce gros public !

VICTOTIEN S. — Il n'est jamais trop gros lorsqu'il nous admire.

OCTAVE F. — C'est votre opinion ; mais ce n'est pas la mienne.

ÉMILE A. — Vous me faites rire avec votre distinction, mon cher Octave. Prenez donc le monde pour ce qu'il est, et si vous voulez prouver votre force, frappez sur la tête du Turc de façon à amener le mille.

OCTAVE F. — Voilà qui est bon à dire, mais pour cela il faut avoir votre vigueur.

ÉMILE A. — Ça me rappelle que l'année dernière un marchand de gants, qui a la prétention de ne vendre que ceux de bal et qui ne débite que ceux de voyage, m'a dit que j'avais une poigne de faubourien.

OCTAVE F. — Qu'avez-vous répondu?

ÉMILE A. — Rien.

OCTAVE F. — Votre rien est bien fort, mon cher! Victorien donnez-moi donc de l'eau.

VICTORIEN S. — Certainement, monsieur, l'eau claire c' est la boisson de tout le monde et j'en tiens à discrétion.

OCTAVE F.— Nous vous donnons bien du mal, mon cher Victorien !

VICTORIEN S. — Ces messieurs savent bien que je suis trop heureux de les servir ! J'accommode leurs restes à la sauce piquante et jen fais des repas qui ont encore bien du succès.

OCTAVE F. — Qu'il est adroit !

ÉMILE A. — Allons, Octave, parlez-moi un peu de vous ! Dites-moi ce que deviennent vos duchesses et vos marquises ?

OCTAVE F. — Je les adore toujours et toutes. Mais, vous-même, vous en parlez quelquefois ?

ÉMILE A. — Pour dire ce qu'elles devraient être.

OCTAVE F. — Vous ne croyez donc pas à elles ?

ÉMILE A. — Pas plus qu'aux femmes vertueuses.

OCTAVE F. — Vous maniez une hache !

ÉMILE A. — Et vous, un fuseau !

OCTAVE F. — Vous êtes le sapeur de notre régiment ?

ÉMILE A. — Si cela me fait marcher en tête ?

OCTAVE F. — Le fait est que le général ne marche qu'après vous ; mais je me contenterais encore...

ÉMILE A. — Je vous reconnais bien là ! toujours l'homme des broderies ! Votre rêve est de bien habiller les gens; moi, je les déshabille.

OCTAVE F. — Mais vous les laissez nus.

ÉMILE A. — C'est pour qu'ils se voient eux-mêmes.

OCTAVE F. — Soyons donc un peu plus gais.

ÉMILE A. — Pourquoi ? Pour faire des mots ? Voilà qui est bien difficile ! Ou pour faire rire ? Ce n'est pas un métier !

OCTAVE F. — Que vous êtes absolu !

VICTORIEN S, *A part.* — Quel despote!

OCTAVE F. — A propos, dites-moi donc si vous êtes content de votre intendant.

ÉMILE A. — Léon L...!

OCTAVE F. — Précisément.

ÉMILE A. — Mais oui. Je vous dirai que d'abord j'avais craint qu'il n'empiétât un peu; mais, maintenant, je suis complétement rassuré, il a très bien su garder sa place. Il a de très grandes qualités; il est parfait dans toutes les questions d'intérieur ; il a une grande connaissance des caractères dans toutes les questions de famille ; à côté de cela, si j'avais une grande intrigue à mener à bonne fin, ce n'est certes pas à lui que je pourrais la confier.

OCTAVE F. — Enfin, fait-il votre affaire ?

ÉMILE A. — Oui, pour le moment.

VICTORIEN S. — Il y a une demoiselle qui désire parler à monsieur.

ÉMILE A. — Une demoiselle ? Pour moi ? C'est impossible, je n'en attends jamais.

VICTORIEN S. — Elle m'a donné son nom ; elle s'appelle miss Suzanne.

ÉMILE A. — Je ne la connais pas ; elle se trompe ; elle doit venir pour Alexandre D. ; envoyez-la chez lui.

OCTAVE F. — Vous êtes impitoyable !

ÉMILE A. — Encore quelque question de parrainage ; je ne veux être le parrain que de mes enfants.

OCTAVE F. — Elle est, peut-être, à la recherche de son père ?

ÉMILE A. — Raison de plus ; tous mes enfants me ressemblent, on ne peut pas s'y tromper.

OCTAVE F. — Mais...

ÉMILE A. — Mais ! mais! mais ! mais... Méfiez-vous, si vous vous laissez encore aller au roman, vos hypothèses seront probablement fort séduisantes, mais vous ne prouverez rien.

OCTAVE F. — Ce n'est pas vous que le roman perdra jamais.

ÉMILE A. — Non certes ! Je n'aime pas les songes-creux ; la réalité avant tout.

OCTAVE F. — Ne m'aviez-vous pas dit aussi que nous devions dîner avec Théodore B. ?

ÉMILE A. — Certainement, je l'avais invité ; mais vous savez bien qu'il en est encore à l'absinthe lorsque les autres en sont au dessert ?

OCTAVE F. — Il n'a pas toujours fait de faux bons repas! lorsque sa cuisine était plus douce, on mangeait bien chez lui.

*(On entend un grand bruit dehors.)*

ÉMILE A. — Quel est ce bruit ? Regarde donc, Victorien.

VICTORIEN S, *A la fenêtre.* — Ah! mon Dieu ! c'est M. Théodore B. qui a voulu enfoncer la porte d'un coup d'épaule et qui a fait une affreuse chute.

OCTAVE F. — Le malheureux !

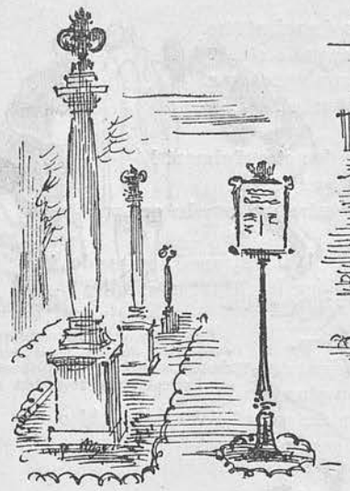
ÉMILE A. — Je lui avais bien dit qui frappait trop fort.

OCTAVE F. — Dites-moi, mon cher Émile, vous m'avez annoncé une crème glacée à l'imprévu ; peut-on savoir ce que vous appelez l'imprévu ?

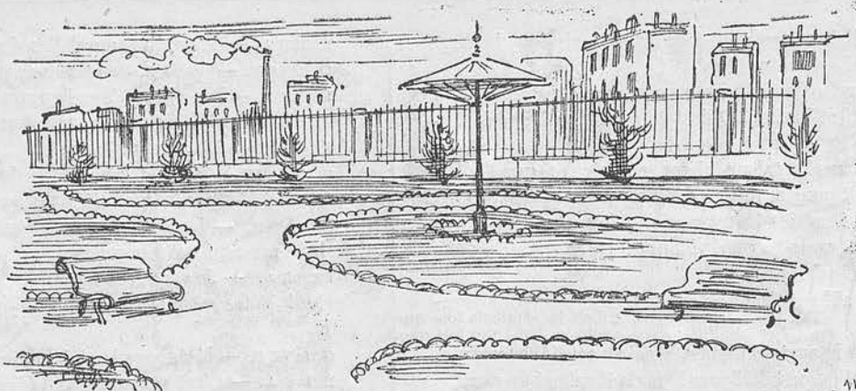
ÉMILE A. — Vous êtes trop curieux! Vous le saurez, comme les autres, quand vous en mangerez.

LOT.

# QUELQUES DESSINS SUR LE NOUVEAU LUXEMBOURG.



EMBELLISSEMENTS DE LA GRANDE ALLÉE. — Trois « ça n'a de nom dans aucune langue » et plusieurs arrêtés municipaux montés en bronze.

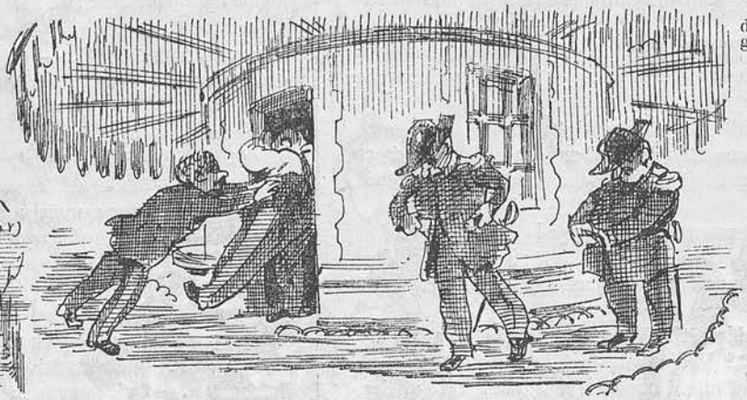


LA NOUVELLE PÉPINIÈRE

Des bancs, beaucoup de bancs, quelques poiriers mélancoliques en bordure le long de la grille.



— Des arbres dans un jardin... Trop commun. Vite, alignez-moi quelques lanternes.



LA PORTE DU NOUVEAU PAVILLON DES GARDES. — Une distraction de l'architecte, qui a compté sans l'obésité de ces vieux braves.



LE BASSIN DE LA GRILLE DE L'OBSERVATOIRE. — De la bien belle pierre... — Les réverbères manquent, mais les socles sont prêts.



LA TRISTE VELLEDA. — Cette femme sauvage trop surfaite pleurant sur sa dernière expropriation. — Rendez-lui son hémicycle ombreux.

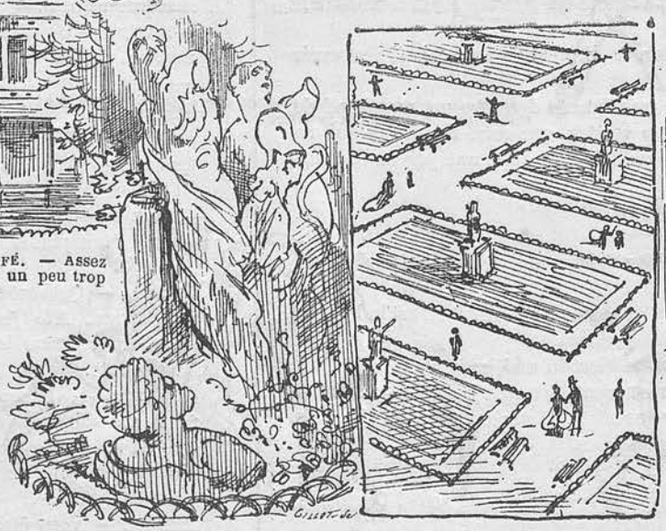


CHASSE EN PLAINE — Et dire qu'autrefois...

« L'ébénier sur nous balançait sa grappe
« L'air léger sentait bon comme un bouquet;



LE NOUVEAU CAFÉ. — Assez réussi, seulement un peu trop près des maisons.



LES STATUES REFORMÉES. — Les dieux s'en vont



LES NOUVEAUX OMBRAGES. — Triomphe de la géométrie sur toute la ligne.



LA RUE BONAPARTE. — En voilà une qui n'a pas à se plaindre.

# AU CERCLE DES PATINEURS



Partant pour le lac.—Me trouves-tu bien ? —Heu ! un peu trop de manchon sur la tête, tu sais qu'on les porte très courts.



C'est la septième fois que je tombe. — Bah ! une fois que tu en auras l'habitude.



Une leçon.— Tenez, comtesse, c'est bien simple, vous vous lancez, vous faites une pirouette en l'air et vous retombez en arrière.



La valse. — Trop verte pour vous, belles Parisiennes, demandez plutôt aux Anglaises et aux Suédoises.



Dites-moi, cher baron, savez-vous que c'est très imprudent d'entrer dans cette machine-là sans sa nourrice.



Ta, ta, ta, tu fais des *neuf* pour des *huit*, je gage que tu as eu un prix d'arithmétique au couvent.



La jolie, jolie révérence apportez à monsieur des assiettes et des couteaux à jongler.



Ce qu'on appelle décrire une courbe excentrique.



Faut-il être Parisien de Paris, pour aller sur la glace à minuit en tenue de soirée.



L'attelage de la marquise. —Trois pousseurs... Ça lui fait toujours l'économie d'un cocher.



— C'est une première leçon,
— Je vous en fais compliment,
— Il n'y a pas de quoi, j'ai fait mettre à mes patins un ressort Bréguet à répétition.

# DEUX PREMIÈRES

CHATELET — PORTE-SAINT-MARTIN

Il y avait un temps infini que je n'avais vu une première représentation, et j'avoue que, ce soir-là, j'étais enchanté d'aller revoir le tout Paris des premières, c'est-à-dire la petite coterie de deux cents personnes que vous connaissez.

Le premier acte était commencé, et, en retirant mon paletot dans le couloir, j'entendais une aigre voix de femme arriver à demi étouffée : — Moi, je suis la Fée des Eaux et tu es entré dans mon empire ! Dans la salle, on eût entendu voler une mouche. Certainement le vieux Corneille n'eût pas imposé un pareil silence. C'est égal, j'éprouvai un petit frisson de plaisir comme un homme qui entre dans un bain bien tiède où il va se délecter.

La salle me parut charmante; certainement elle était curieuse. Salle comble ; le balcon, à huit ou dix rangs, était couvert de femmes en toilette. — Dans les loges, beaucoup d'hommes connus : journalistes, hommes politiques, écrivains. Il y en avait de fort laids mais quelques-uns avaient des têtes intelligentes; d'ailleurs ils étaient rehaussés par le voisinage de quelques jolies femmes, ce qui ne gâte rien.

Puis des illustrations d'un autre genre, depuis les contemporaines d'Alfred de Musset jusqu'aux cocottes dont l'avénement est tout récent : les unes en velours noir, visant à la simplicité d'une position établie ; les autres en femmes sauvages, avec des cercles d'or.

L'orchestre n'avait pas cette teinte sombre qu'ont en général les orchestres et les réunions d'actionnaires ; les plastrons blancs l'égayaient un peu, et les toilettes vertes ou rouges et noires faisaient ça et là de jolies taches.

Il y avait bien un peu de tous les mondes ; mais c'était bien là le monde parisien, une réunion de gens qui veulent et se piquent de savoir s'amuser, et c'était précisément ce pêle-mêle d'éléments divers qui était curieux. Au parterre, on riait des lazzis du cuistre ; car, nous avons beau faire, nous ne sommes pas aussi gourmés que nous voudrions en avoir l'air, et le gamin qui est en nous, que nous plastronnons de blanc et à qui nous tâchons de donner une physionomie grave, est trop alerte pour ne pas s'échapper de temps en temps.

Dans les couloirs, aux entr'actes, il y avait cohue comme aux jours de bal d'Opéra. On y allait sans façon pour prendre l'air et se mêler aux bavardages ; plusieurs sans chapeau ; de loin en loin, quelques toilettes risquaient leur nez hors de leur loge ; on s'abordait par un : — Ah ! c'est un bien grand génie que le Génie des Eaux ! Plus loin : — Tiens ! vous voilà ! vous n'en manquez donc pas une ; je vous rencontre partout. — Eh ! bien; et vous? De la pièce, pas un mot, bien entendu. A ceux qui prétendaient discuter le mérite de la pièce, on tournait le dos en disant : — Est-il poseur ! — Qui est-ce qui est avec elle? — Tu me le demandes toutes les fois. — Mais puisque c'est toujours un nouveau... — Bonsoir, ma vieille. — Bonsoir, mon petit vieux. — Elle est encore très bien ; sais-tu qui ça peut être? — Qu'est-ce que ça te fait ! — Je te dis qu'elle m'a lorgné. — Tu vas faire ton Antony, maintenant... C'est peut-être Adèle ; tu lui rappelles un fils qu'elle aura perdu.

On rentre se confiner dans sa loge. Ma voisine, très décolletée, me fourre continuellement son chignon dans l'œil ; c'est gênant, mais pas désagréable ; un peu plus loin, les épaules frêles, mais pleines de fossettes, de la belle G... dont les grappes de cheveux sont toujours en mouvement.

Les décors et les costumes sont neufs. Le décor : des découpures d'or sur un feuillage bleuâtre ; le fond de la scène occupé par des escaliers de marbre où se groupent des femmes cuirassées à robes flottantes d'un vert d'émeraude. Des gardes à grands casques ailés d'or bruni, occupent les côtés ; en avant, des prêtres étalent des robes d'un rouge éclatant rehaussées d'or au feu de la rampe. Au milieu se croisent les danseuses en mouches ailées, sans jupes, avec un corsage collant plus sombre qui fait valoir la chair rosée des épaules et des jambes ; ainsi éclairés de lumière électrique, les yeux noircis, les lèvres rougies, la peau blanchie, prennent un air fantastique ; les ombres douces qui modèlent la chair presque brillante donnent l'aspect d'un marbre vivant ; au milieu des feux, des ors polis, des pierres étincelantes, on voit un mirage d'émeraudes, de rubis, de saphirs et de topazes.

Vers minuit, nous avons à peine franchi le troisième acte. On commence à se laisser aller ; on cause de tous côtés, n'écoutant plus la pièce, ne regardant que les décors ou les ballets qui en valent la peine.

On dirait une fin de souper ; c'est le désordre d'une nuit blanche. Les femmes changent de place, prennent des poses plus abandonnées au lieu de rester figées sous le feu des lorgnettes. On s'installe commodément ; on se penche l'un vers l'autre pour bavarder ; on se retourne, on se groupe et, prévoyant qu'on en a pour longtemps encore, on s'installe chez soi.

Décidément, j'ai passé une bonne soirée, et je me propose de retourner à la prochaine première.

—

J'y suis retourné. Me suis-je trop pressé de venir et n'avais-je pas bien fait ma digestion ; ou suis-je moins bien placé? ou bien étais-je tombé sur un de ces hasards qui ne se représentent pas deux fois, mais mon impression n'est plus la même.

La salle peinte à la détrempe d'une couleur criarde, les papiers lie-de-vin déchirés des loges, l'odeur du gaz me rappellent trop bien les théâtres de la foire. Les fonds clairs des loges se rapprochent et ne donnent plus ces profondeurs qui isolent et font valoir les toilettes. On dirait un public des dimanches. Cependant c'est identiquement le même public que l'autre jour. Les mêmes cocodès qui veulent avoir l'air au-dessus de ça, mêmes écrivains, depuis ceux qu'on appelle les princes de la critique en style officiel, jusqu'aux représentants du Mercredi illustré ; les mêmes cocottes ; ce petit Havanais de C. D.., qui comprend les beautés de l'art ; M... à la figure de chatte, qui produit l'effet d'un citron trop vert, et puis la belle A.., un médaillon antique, quoi ! avec deux mentons de rechange, sous l'œil maternel de la G... Un bataillon de petits crevés fait queue devant sa loge pour lui serrer la main. Elle écoute toute ces banalités avec des yeux noyés et pâmés en balançant continuellement la tête, sans cesser de mâcher des bonbons. A la G..., personne ne dit mot. Puisque l'on fait tant que de se prosterner en public devant l'une, on pourrait bien dire une phrase polie à l'autre.

Je suis trop près ; je vois les figures mal fardées, les costumes usés, flétris, les jambes noueuses ; la pièce me paraît un tissu de banalités, et franchement, quand même je serais plus loin, quel plaisir trouverais-je à entendre dire toute la soirée : « Vous allez voir quelque chose de bien intéressant !... — Ah ! ah ! tu disais donc Godineau !... — c'est bien plus curieux encore ce que vous allez voir. » Et rien ne vient, les décors s'accrochent, le Génie des Eaux ne paraît pas.

Une fois passé le charme de la première impression, que trouve-t-on à ces fameuses premières? Un public toujours identique, qui a l'air loué d'avance pour ces solennités ; l'ennui d'une pièce qu'on n'a pas encore écoutée, souvent mauvaise, toujours mal organisée. Décidément, je n'irai voir une pièce qu'à la centième représentation.

P. A. P.

# LA MATINÉE D'UNE PRÊTEUSE

Elle est encore au lit, mais Annette a déjà tiré les rideaux, et présente à sa maîtresse une mule de velours vert, fourrée de cygne.

Madame bâille agréablement, s'étire gentiment, sort, à travers le lit débordé, un peton rose, puis l'autre, et glisse, comme une chatte, sur un ours blanc qui tient la moitié de la chambre, et où elle enfonce jusqu'à la cheville.

Et les bas ?

Point de bas. Les calorifères chauffent du sous-sol aux combles depuis sept heures du matin, et il en est onze bien sonnées. Du feu, en outre, dans toutes les cheminées, mais uniquement pour égayer les pièces.

Annette enveloppe douillettement sa maîtresse dans un peignoir de satin vert Metternich, entièrement doublé de cygne — sans lui passer les manches — et la coiffe d'un morceau de tissu oriental — rayures alternées, satin vert et argent fin — à la façon des Bordelaises.

—

Une portière s'ouvre, puis une double porte matelassée, puis une autre porte, puis une autre portière, et là madame est dans son bain au lait d'amandes ambrées, en costume... de bain, couronné par le foulard, qui fait très bien dans le paysage.

— Annette, mon chocolat et mon journal...

—

Un quart-d'heure appès, elle sort du bain : opération délicate quoique faite à la température d'éclosion des vers à soie. Les jambes, ça va encore; elles sont dans l'eau. Mais le cou, les épaules, les bras, les hanches... toutes ces gouttelettes qui se vaporisent et produisent ce froid mordant qui vous donne la chair de poule !...

— Annette, Annette, brrrr !...

Annette soulève madame hors de la baignoire en même temps qu'elle l'engloutit, frissonnante, dans un ample peignoir blanc comme neige, chaud comme braise, en bourre de soie.

La tête seule passe. Et Annette, qui est très forte, emporte, comme un enfant, sa maîtresse épongée et enroulée, dans la pièce voisine donnant sur la serre, et où se trouve un lit de repos bassiné à la myrrhe de Bagdad.

Là, elle la masse. Après quoi, à un coup de timbre qu'elle donne, un placard s'ouvre tout seul, et dans une corbeille d'osier, doublée de taffetas rose, le linge arrive, chaud, sentant bon, et tout seul aussi.

Des babouches jaunes en maroquin du Levant, brodées d'argent avec turquoises et talons d'ambre jaspé, pantalon de satin bleu clair, serré à la cheville, chemisette de foulard blanc piqué de bleu, veste sultane en velours bleu de ciel, cigarette de Latakié — et l'on passe dans le cabinet de toilette.

—

— Comment coifferai-je Madame ?

— Comme tu voudras, Annette, car tu es une artiste.

La tête faite, on passe aux cils et aux sourcils ; çà et là, un léger trait ; on allonge les commissures en amandes persanes... Annette enlève la rotonde de batiste qu'avait nécessitée l'opération, et l'on vient annoncer que madame est servie.

—

Madame déjeune seule.

Linge, assiettes, cuillères, couteaux, fourchettes, tout est chaud. Tout est servi sur réchauds, dans de la vaisselle plate. Des œufs et des truffes sous la serviette chaque matin, deux tasses de thé russe et deux verres de bordeaux — c'est fait.

—

Pendant que madame fume deux cigarettes, allongée sur les carreaux de son boudoir, Annette prépare, dans la chambre à coucher, une toilette de ville (courses du matin), dite toilette de *croûte*. Justement il pleut de la neige fondue.

—

— Quel temps ! petite... Donne-moi le « Moniteur. »

— Affreux ! madame... Les bottes a bourre de soie avec fourrure et double semelle, les bas de soie garnis et les jarretières en queue d'hermine avec têtes de martre pour agrafes... voilà ! C'est joli... Quel dommage que ça ne se voie pas, ces petites bêtes !...

— Annette, a-t-on apporté mon corsage fourré ?

— Un édredon, madame,... le voici, et si vous voulez...

Madame se lève :

— Je maigris, hein ?

— Mais pas du tout, madame...

— Voyons ma robe.

— Violet « pontifical, » madame.

Un amour... tout ce qu'il y a de plus Louis XVI... velours et satin, garniture en chinchilla... la pèlerine se noue à la taille par derrière, et la draperie de la jupe également. Le ventre collant... avec le petit manchon pontifical, bandes de velours et de satin gletées de chinchilla, suspendu par un large sautoir de taffetas violet...

— Annette, hausse un peu le polisson... tu sais... en bosse de polichinelle... Quel chapeau me fourres-tu ?

— Fourré, madame, et pontifical,... accompagnant la robe, avec tête de chinchilla sur le côté... Ah ! les jolies petites bêtes !... et ça vous va !

— Tu trouves ?... A-t-on fait avancer le coupé ?... (*Deux heures sonnent.*) Ah ! mon Dieu ! va vite ! fais avancer les chevaux... et occupe toi de ma toilette de dîner; nous avons du monde... Brrr !... petite, mes renards, mon boa, ma pelisse, mon masque... et porte le reste dans la voiture... bassinée, n'est-ce pas ?...

ÉMILE V.

## NOTES

—

La naïveté est le comble de l'art chez les gens du monde quand elle ne leur est pas naturelle.

—

Je voudrais qu'avant de déclarer avec orgueil qu'on n'aime pas le monde, on se demandât tout d'abord si on lui plaît.

—

L'avare est de tous les pécheurs celui qui se donne le plus de peine pour se damner.

—

Se vanter d'avoir beaucoup de relations, c'est souvent prouver qu'on a besoin de beaucoup de gens.

—

On est étonné de voir des femmes de quarante ans, qui cherchent, d'ailleurs, par tous les moyens possibles à se rajeunir, faire les blasées; comme si les illusions n'étaient pas un des principaux attributs de la jeunesse.

—

Ce qui fait lire beaucoup de livres, c'est le plaisir de s'élever au-dessus de leur auteur par la critique.

—

Si vous êtes misanthrope, faites-vous ermite; mais si vous tenez à vivre dans le monde, laissez-le aller comme il va.

—

La vertu et le vice sont contraires à la santé.

HIX

# MANUEL DE LA MAITRESSE DE MAISON



Madame,

Vous voulez recevoir cet hiver, il s'agit pour vous d'accepter la difficile et délicate mission de plaire aux uns, de ne pas blesser les autres, de ménager celui-ci, d'exalter celui-là, de faire miroiter Mmes de X... et de C..., de mettre sur un piédestal Mlle de *** sans abaisser la vicomtesse de Z... ou éteindre la marquise de C...

—

Un gouvernement véritable, mais avec le contact direct des vanités et des exigences sociales, c'est là une rude et multiple tâche, madame, à laquelle il faut toute votre fortune, tout votre esprit, toute votre beauté, je dirai même toute votre abnégation, pour y suffire.

Je ne vous demanderai pas quels sont les motifs qui vous engagent dans cette voie semée de chausse-trapes et de piéges. Permettez-moi de penser que ces motifs doivent être réels et sérieux, ou bien que vous n'avez d'autre but, condition la meilleure pour réussir, que de faire rayonner au soleil de Paris votre goût, votre esprit, votre richesse et vos relations.

### DU PERSONNEL.



D'abord il faut qu'une maîtresse de maison s'occupe avec soin de recruter ses gens. Il n'y a pas de réussite possible sans un groupe rompu au service intelligent, et homogène. L'honnêteté vient en seconde ligne, ce n'est plus qu'une affaire de frais généraux. Ainsi un vieux domestique, dit de confiance, à cheveux blancs, fait bien; une certaine familiarité respectueuse, un empressement affectueux de la part du vieux serviteur pour le maître de la maison qu'il a sans doute vu dans le berceau, semblent indiquer une continuation de fortune et de bien-être rivés pour ainsi dire depuis plusieurs générations dans la famille.

Evitez, si faire se peut, que le vieux domestique ait le nez rouge; l'effet moral que vous recherchez pourrait en subir quelque atteinte.

—



Deux valets de pied pour l'antichambre, autant que possible, deux anciens carabiniers ou cuirassiers, sortant du service. Examinez avec soin la jambe, tous les carabiniers ne sont pas aptes à porter la culotte courte; la livrée doit avoir de l'éclat sans être criarde. Si vous avez quelque droit à porter des armes, un galon d'or d'une largeur moyenne sur lequel ces armes sont tissées ou brodées, se porte avec beaucoup de faveur sur les coutures et les parements de la livrée.



Le costume est pareil pour le cocher, qui doit être gros, vigoureux et occuper largement son siége. Abordez la perruque dans le cas seulement où vous appartenez à la haute aristocratie française ou étrangère, dans le cas contraire, vous courez risque de voir les gens se méprendre et vous classer dans la haute bohême parisienne.

—



Pour servir à table, sauf dans les grandes circonstance de haut gala, il est de bon goût que la livrée ne paraisse pas.

Le choix du maître d'hôtel et des domestiques a une réelle importance. — N'admettez que des hommes dont la taille soit moyenne et bien prise, minces et alertes. — Une certaine distinction dans les allures est indispensable. — Evitez avec soin que leur aspect puisse rappeler un instant celui du garçon de café ou du restaurant à la mode. Les moustaches totalement prohibées. — Favoris en côtelettes. — Quelque chose qui tienne le milieu entre le garçon d'hôtel et le juge suppléant.

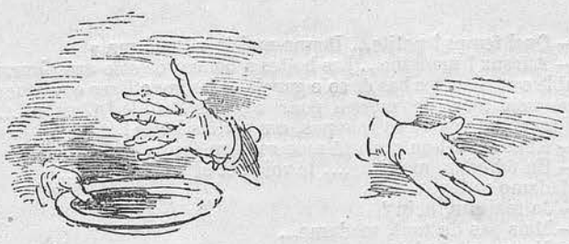
—



L'habit noir doit être coupé d'une manière discrète, le gilet laissant voir peu de linge, le pantalon demi-collant. — les souliers découverts.

Les gants doivent être de coton; choisissez-en ni trop larges ni trop courts. Les doigts des gants, lorsqu'ils sont trop longs, se permettent trop souvent des immersions dans les profondeurs des assiettes et des plats, ce qui amène de fâcheuses promiscuités dans les coulis et les sauces.

S'ils sont trop courts, la main prend avec difficulté l'assiette et la laisse fréquemment se répandre sur les dineurs ou sur le parquet, ce qui est sérieusement à redouter.



—

Le domestique chargé de servir à table ne doit être ni trop jeune ni trop vieux, capable de ne pas subir les influences ou plutôt de ne rien laisser paraître de ses impressions.



En vous penchant avec réserve à l'oreille de Mme la comtesse, si vous lui jetez discrètement ces mots : « poularde bressane, acceptez-vous? » évitez scrupuleusement de jeter un coup d'œil trop prolongé sur des exhibitions que vous savez bien n'avoir pas été préparées à votre intention.

Voyez, s'il vous est impossible de ne pas voir, mais surtout ne regardez pas.

L'émotion pourrait peut-être produire quelque maladresse regrettable et que vous ne sauriez arriver à faire excuser. — Les étoffes ne pardonnent pas.





La maîtresse de maison ayant toujours soin d'inviter quelque artiste, quelque littérateur ou quelque vaudevilliste de tout repas, pour donner un peu d'entrain au dîner, que les exigences de la magistrature ou les nécessités de la diplomatie pourraient plonger dans l'atonie, il peut arriver qu'une petite folichonnerie vienne vers l'aurore du second service dérider un peu les blanches épaules de ces dames.



Sachez conserver votre sang-froid.

Si l'anecdote est heureuse, et que vous ne l'ayiez pas encore lue dans les colonnes de votre Petit Journal, abstenez-vous de toute marque d'approbation ou d'assentiment.

Si le maître de la maison ou quelque personnage d'importance dit une balourdise, ce qui par hasard pourrait bien se présenter de temps à autre, ayez soin de ne jamais vous laisser aller à aucun rire intempestif.

Dans le cas où la tentation deviendrait trop impérieuse, détournez-vous vivement vers le fond de la salle, et essuyez vigoureusement une assiette.



Vous vous retournerez lentement lorsque vous aurez su reconquérir toute votre gravité.

—

Si quelque gros financier parle avec enthousiasme d'une valeur de Bourse, et engage son voisin à en acheter, ne laissez rien voir sur votre physionomie, et si, par hasard, vous avez de cette valeur, dès le lendemain empressez-vous de la vendre.

—

Si l'une de ces dames vous paraît plus belle et plus charmante que les autres, il faut totalement éviter de lui montrer une préférence quelconque, en lui disant gracieusement :

« Madame a bien tort de ne pas accepter de ces truffes, elles sont excellentes ! »

Cette prévenance, marque évidente d'un bon cœur, il faut le dire, courrait le risque de n'être pas appréciée à sa juste valeur.

Si l'une de ces dames, en défaisant ses gants, les glisse dans le cornet de son verre à vin de champagne, ce qui est une marque de son mépris pour tout ce qui n'est pas le suc des fleurs et le parfum des roses, n'essayez d'offrir que le vin d'Espagne aux régions du dessert.

—



Si un verre ne vous semblait pas offrir à l'œil une transparence irréprochable, évitez surtout en présence des dîneurs de souffler dans le verre et de le frotter proprement avec votre serviette pour lui rendre l'éclat désiré.

—

N'ayez pas de domestique élevé dans vos terres, qui connaissant M. le préfet du département, en profite pour crier à tue-tête à la porte du salon :

—Monsieur le préfet, sa dame et leur demoiselle !

Ce qui pourrait être désagréable à ce fonctionnaire et enlever quelque chose à la majesté de son entrée.

—



Les visiteurs titrés doivent être annoncés d'une voix vigoureuse et claire.

Les barons avec fermeté.

Les comtes et vicomtes avec chaleur.

Les marquis avec grâce.

Les princes avec ferveur, surtout s'ils sont princes romains.

Appuyez d'une façon plus respectueuse pour annoncer les ducs, surtout si ce ne sont pas des ducs à brevets.

Si par hasard il se présente un prince du sang, lancez son nom dans une acclamation, comme si vous entonniez l'air de *Partant pour la Syrie*.

Le nom des visiteurs avec titres doit être lancé d'une manière plus discrète, à moins que le nom n'appartienne par un coin quelconque à la célébrité dans la politique, les sciences ou les arts.

—

Ayez toujours un dictionnaire de Vapereau à la disposition du valet de chambre ou du maître d'hôtel. Ils y trouveront quelques renseignements utiles.

—

S'il arrive quelque nom difficile à jeter au milieu du public d'un salon, le tact de l'huissier ou du valet de chambre lui indiquera sur quelles syllabes il faut glisser, et sur lesquelles il faut appuyer sans crainte.

On se rappelle l'histoire de M. Cucheval se présentant aux portes d'un salon ministériel.

— Annoncez M. Cucheval.

— Mais, monsieur, il y a des dames, fait l'huissier épouvanté.

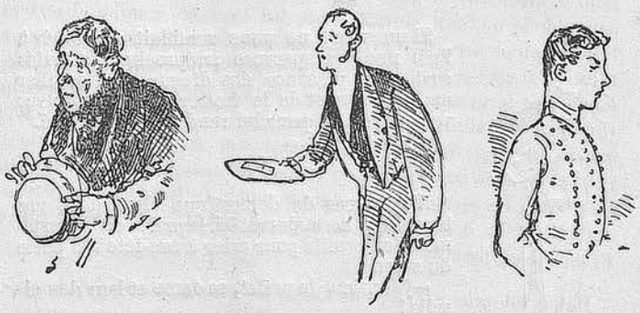
Et M. Cucheval fut obligé d'entrer incognito en se dissimulant derrière M. Paulin Limayrac.

—

Quant à M. Louis Lurine, dont le talent est encore présent à la mémoire de tous les Parisiens, après plusieurs tentatives malheureuses, on avait fini par renoncer carrément à l'annoncer.

Il passait dans une fournée.

— Un domestique doit avoir le tact de reconnaître à l'air de politesse des gens qui se présentent ceux qu'il est bon de ne pas recevoir.



Ce que demande la maîtresse de maison, et ce qu'on lui apporte quand elle est dans le salon, une lettre, une carte de visite, une brochure ou un journal, doit être présenté sur unplateau, petit, délicat, s'il se peut, artistique et élégamment ciselé.

— C'est le valet de chambre en habit noir qui doit présenter le plateau et son contenu. A son défaut, le groom, façon page, vêtu de la petite veste anglaise à 75 boutons.

—



— Recommander tout particulièrement aux gens chargés de l'office de ne pas trop soigneusement s'inquiéter du degré de réussite que le punch ne saurait manquer d'obtenir.

— Dans la soirée, le domestique chargé de faire circuler les rafraîchissementsdoit veiller avec soin à ce que les plateaux dont il est chargé puissent arriver intacts jusqu'aux dames assises dans les salons.

—

Généralement, les jeunes gens et le menu-fretin des invités se précipitent sur les plateaux dès leur arrivée aux portes de la salle à manger et du premier salon. Les plateaux sont dévalisés dès l'abord, et parviennent jusqu'à l'endroit où les dames sont assises, complétement veufs de leur contenu.

—

Le domestique chargé de la circulation du plateau pour dames, pour arriver vers les régions ultérieures de l'appartement doit avoir l'œil vif et la main leste.

—

Il doit surveiller avec dextérité les mains de ces messieurs, et, par une manœuvre habile du plateau, porté habilement soit en avant, soit sur le flanc gauche, sur le flanc droit ou en arrière, déconcerter les convoitises et les avidités des habits noirs braqués dans les embrasures des portes.



—

Si le domestique est d'une riche taille, une manœuvre heureuse sera celle qui élèvera le plateau dans une position inexpugnable et saura le mettre à l'abri des attaques jusqu'au moment de l'arrivée du convoi à sa destination définitive.





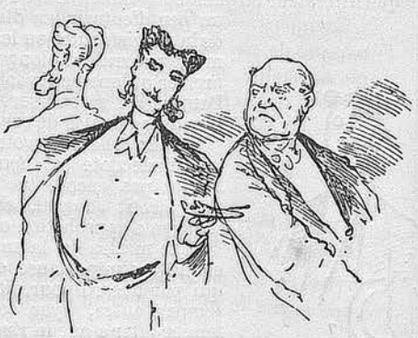
—

Si quelque gros bonnet, imposant d'allure, de décorations et de crachats, semblait désirer prélever une contribution sur le plateau, il est convenable de ne pas faire de résistance. Une défense vigoureuse contre tout autre est complétement indispensable.



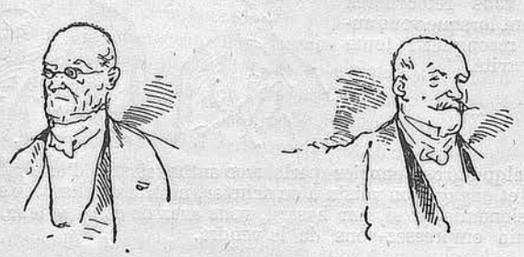
—

Si la maîtresse de la maison possède quelque oncle médiocre d'extérieur, mais important par les espérances qui rayonnent autour de ses cheveux blancs, il est nécessaire que chacun des invités arrive à le connaître, afin qu'un étourdi ne puisse avoir l'idée malencontreuse de lui remettre la coquille vide de sa glace, en le prenant pour un vieux domestique, ce qui humilierait profondément le parent et pourrait faire évanouir les espérances justement conçues.



—

Pour éviter un tel danger, une habile maîtresse de maison doit manœuvrer de manière à faire décorer d'un ordre quelconque, fût-il de Perse, l'oncle dangereux, ou tout au moins obtenir de lui qu'il porte des lunettes, ou des moustaches, ce qui est de nature à conjurer tout danger.



B. L.

(*Sera continué.*)

# LIVRES NOUVEAUX

C'est un livre allemand, — rassurez-vous ! un livre allemand écrit dans le français de Voltaire par un amant passionné de la France, dont il se flatte d'avoir respiré l'air tout enfant, puisque de 1806 à 1814, Dusseldorf, sa ville natale, fut occupée par les Français, — par Henri Heine. Le parti-pris d'éviter le pédantisme et la *teutomanie* se retrouve à chaque ligne de toutes ses œuvres. Il n'a jamais aimé la pipe ni la bière ; il a mangé à Paris sa première choucroûte ; il a donné son cœur tout entier à dévorer aux Parisiennes ; il est, quoique philosophe, le frère d'Alfred de Musset. Pourquoi donc, mesdames, ne lui permettriez-vous pas de vous servir de *cicerone*, dût-il d'abord vous conduire à Berlin ?

—

Rassurez-vous encore ! il n'est pas question de ce Berlin connu, qui aspire prétentieusement à devenir capitale d'un grand empire en attendant qu'il devienne capitale du monde, — mais tout simplement d'une ville de Prusse en 1822.

On vous promènera des bals publics aux églises, du Pont-Long, ainsi nommé par ironie, au parc, une ironie encore ! Vous entrerez chez les confiseurs savourer des *baisers* et faire connaissance avec les poupées de sucre qui représentent des personnes célèbres ; vous ferez connaissance aussi avec les officiers prussiens, de beaux gaillards solides ! Les étudiants en *castorine*, les Philistins coiffés à la Bolivar, Weber en déshabillé, Spontini en culotte de satin vert, les actrices à la mode, les glaces à la truffe, les jongleurs de la porte de Brandebourg, les thés dansants et médisants, enfin avec les Redoutes de l'Opéra, où vous subirez, je ne vous le cache pas, un peu de politique et de philosophie transcendantes.

Exemples : — « On ne devient homme qu'au bal masqué, où le masque de cire recouvre notre masque ordinaire de chair, où le simple *tu* rétablit la familiarité des sociétés primitives, où un domino cachant toutes les prétentions produit la plus belle égalité, et où règne la liberté la plus belle, — la liberté du masque. »

. . . . . .

— La plus pure gaieté, c'est l'amour, or, Dieu est l'amour donc Dieu est la plus pure gaieté.

(Pauvre Heine ! accusé d'athéisme, et que l'existence de Dieu préoccupe même au milieu d'une mascarade où il danse sur la tête !)

Vous voici sous les tilleuls, à l'heure de la promenade du beau monde. Votre guide va divaguer en prose et en vers sur cette dame là-bas, un paradis qui marche, un ciel qui marche, une béatitude qui marche ! sur la belle comtesse, une fleur pressée entre deux feuilles de papier brouillard, ses deux tantes grises. Le roi passe dans sa capote militaire, au fond d'une mauvaise calèche qui tranche avec les somptueux équipages d'ambassadeurs. Vous le retrouverez ouvrant un de ces bals par souscription, mascarades non masquées, communes à toutes les classes. Viennent ensuite ses fils, les plus brillants cavaliers du royaume, lancés à fond de train autour de leur sœur, que le peuple nomme *notre* Alexandrine et qui épousera sous peu le grand-duc héritier de Mecklembourg. Si Heine interrompt la nomenclature, — ces incartades lui sont familières, — s'il s'interrompt pour demander ce que vous pensez de l'immortalité de l'âme, libre à vous de ne pas répondre ; s'il laisse percer le bout de l'oreille du mélomane trop savant, libre à vous de ne pas l'écouter, de même que vous sauterez sans doute, mesdames, ses dissertations sur la « Mort du Tasse, Struensée, Don Quichotte », etc..., parce que les meilleurs articles de critique sont toujours trop longs, et certain paragraphe sur les « Mémoires de Casanova », parce que les bouffées de sensualisme qui s'élèvent d'un mauvais livre offusqueraient votre délicatesse féminine. Heine vous en prévient d'ailleurs : — « Je ne recommanderais pas cette lecture à ma bien-aimée. »

—

Le rossignol voyageur et humoriste est devenu un bourgeois de Paris ; à ce titre, il vous présente le docteur Véron sous un jour nouveau et vraiment original. Cette grosse figure de caricature, ce dieu pansu de la matière, aurait selon lui inventé, comme directeur de l'Opéra, un préservatif contre la musique, de même que, comme apothicaire, il est l'auteur d'une mixture excellente contre la toux. Depuis longtemps le grand Véron se demandait pourquoi un spectacle de Franconi lui faisait plus de plaisir que le meilleur opéra. S'étant assuré que le grand public partageait son sentiment, il contenta le goût général en supprimant de l'opéra la musique, quitte à multiplier les décors, les costumes, les danses, etc... Le temple de la déesse fut embelli et la déesse mise à la porte. L'Amérique était découverte, Franconi surpassé !

Heine, adorateur fervent de toutes les muses, poursuivit la musique fugitive dans les concerts, et trouva Berlioz. — Berlioz jouait alors de la timbale en regardant à l'avant-scène une grosse actrice de Covent-Garden ; chaque fois que leurs yeux se rencontraient, il frappait furieusement sa timbale. Depuis, la grosse Anglaise devint Mme Berlioz, son mari se fit couper les cheveux, et quand il rencontrait les regards de sa femme, le musicien ne frappait plus sa timballe avec autant de fureur.

Listz et Thalberg sont analysés en deux traits ; mieux encore Chopin, le compatriote de Mozart, de Raphaël et de Goëthe, à qui la Pologne a donné son sens chevaleresque et sa douleur historique ; la France, sa grâce légère et son charme ; l'Allemagne, sa profondeur romantique. En parlant de cette trinité de talents incomparables, qu'il y aurait petitesse à vouloir exalter aux dépens l'un de l'autre, le chroniqueur redevient poète. Il l'est bien plus encore dans ses lettres datées de Baréges, où les souffrances de la maladie qui le conduira au tombeau lui font sentir cruellement celles de l'exil, — un double exil, car si d'implacables ressentiments lui ont fermé l'Allemagne, l'arrêt des médecins le chasse de Paris.

Il emprunte le pinceau de George Sand pour peindre les beautés des Hautes-Pyrénées. les troupeaux sonores, précédés de béiiers aux cornes doriques, le berger basque en haillons richement rapiécés. Cependant le poète *angoissé* se fait porter au bal et la mélodie d'une valse, l'ombre d'une jolie jambe réveille dans son âme toutes les langueurs du mal du pays parisien.

Je vous recommande, à propos des silhouettes de baigneurs, le parallèle entre le duc de Nemours et son frère le duc d'Orléans, d'autant plus que cela finit (il serait trop long de vous dire pourquoi) par la jolie histoire d'une jeune dévote scandalisée de rencontrer des gendarmes dans l'église : — Ce coup d'œil, dit-elle, m'ôte toute illusion.

Tout est spirituel ou éloquent, d'une gaieté nerveuse ou d'une pénétrante mélancolie dans ce petit volume, tout est merveilleusement français, et cependant son vrai succès est en Allemagne.

— Là, disait Heine avec amertume, là seulement on m'aime, on me déteste, on m'apothéose, on m'injurie... toujours avec passion et sans cesse.

Chez nous, le titre seul du livre effarouchera les esprits sérieux et les esprit s frivoles, les uns, parce que le sérieux est tenu nécessairement d'avoir l'ennui pour passeport, les autres parce que la frivolité ne doit pas sortir de la forme convenue du roman.

T.

## EXPOSITION DE TABLEAUX DE S. E. KHALIL-BEY

Un mot sur la galerie que S. Exc. Khalil-Bey met en vente.

L'appartement est-il mal approprié aux exigences d'une galerie? Le temps est-il trop vilain? et la préface du catalogue, par Gautier, est-elle trop belle? Toujours est-il que notre impression n'a pas été complétement favorable.

Quelque respect qu'on ait pour l'immense talent de M. Ingres, on n'est pas satisfait de son *Bain turc*: si ses femmes sont groupées avec un art parfait, si l'on y retrouve les types les plus variés et les plus appréciés du Grand-Seigneur, si le dessin et les poses de toutes ces odalisques placent cette œuvre au premier rang, la couleur lui manque si complétement, toutes ces chairs sont tellement « vieux parchemin » qu'on se sent froid, comme devant une magnifique gravure.

Quant à la *Copie de la Vénus du Titien*, elle est d'une fidélité incroyable, mais, par cela même, il ne faut pas chercher à y retrouver, et c'est heureux, « plus de finesse de dessin, moins de chaleur de ton » que dans l'original.

Le *Massacre de l'évêque de Liége*, d'Eugène Delacroix est, sans l'ombre de comparaison la pièce principale de cette collection. Nous partageons l'enthousiasme de M. Théophile Gautier, qui a décrit cette scène de tumulte, d'ivresse, de sang, d'une manière saisissante: Delacroix, qui racontait pourtant si bien, n'aurait pas mieux exprimé toutes les poignantes émotions qu'il ressentait en enfantant ce chef-d'œuvre!

Mais pourquoi avoir placé ce tableau sur un chevalet, juste en face d'une fenêtre qui l'éclaire affreusement, qui vous force à chercher de tous côtés — et vainement — le point où il faut se placer pour le bien voir?

Pourquoi la même faute a-t-elle été commise pour l'*Allée de châtaigniers* de Th. Rousseau, et pourquoi ce paysage est-il placé en pendant à côté du tableau de Delacroix?

Maladresse sur maladresse!

Khalil-Bey possède quelques autres toiles de Delacroix: *Le Tasse dans sa prison*, soucieux, seul avec sa pensée, au milieu de pauvres fous débraillés et goguenards; *Saint Sébastien* secouru par les saintes femmes; un *Abreuvoir* au Maroc; un *Cheval emportant un jeune homme* poursuivi par des êtres fantastiques, œuvre vertigineuse, inspirée d'une ballade écossaise; enfin un vigoureux pastel représentant l'*éducation d'Achille*.

Comme Delacroix est grand! comme il écrase les peintres les plus illustres qui figurent dans cette galerie! c'est qu'il y a entre lui et eux la différence qui existe entre le génie et le talent.

Plusieurs paysages remarquables de l'école contemporaine: Rousseau et Troyon se disputent la palme. Viennent ensuite Jules Dupré, Daubigny, Corot, Marilhat, mais il n'y a là, à part l'*Allée de châtaigniers* de Th. Roussseau, rien de vraiment capital. Mais que cette toile est belle! quelle singulière impression elle produit! tandis que le paysage, même lorsqu'il représente la nature aux prises avec les éléments, repose habituellement la pensée du spectateur, cette œuvre de Rousseau vous montrant des arbres immenses, tortueux, de formes bizarres et cependant pleines de vérité, vous fait paraître l'homme petit, mesquin, en quelque sorte éphémère, et cette comparaison tout à l'avantage de la nature, vous remue profondément.

M. Meissonnier charme par ses détails pleins de finesse, par la pénétration de l'artiste. Ce qui fait sa supériorité, c'est un peu, dans un genre tout à fait différent, ce qui constitue celle d'Eugène Delacroix: il est lui; il n'a pas cherché à copier tel ou tel grand maître. Il est original et c'est immense, à une époque où la moyenne du talent est très forte mais où des réminiscences empêchent presque toujours le peintre de sortir de l'ordinaire.

Khalil-Bey a placé dans son salon principal les trois tableaux qu'il possède de M. Meissonnier: le *Joueur de guitare*, les *Amateurs de peinture* et l'*Etape solitaire* que nous aimons moins que les précédents. Que M. Meissonnier prenne garde à ce genre vers lequel on le pousse imprudemment: il perdrait son individualité en engageant la lutte avec les Raffet, les Charlet; tout en les surpassant par l'exécution, il n'est pas assez gaulois pour les égaler.

A l'exception du *marchand d'habits*, œuvre charmante à tous égards, les tableaux de M. Gérôme qui figurent dans cette collection ne sont pas, selon nous, ce qu'il a fait de mieux. Nous ne sommes pas enthousiaste de son *Louis XIV faisant souper Molière*: quelque finesse qu'ait cherché le peintre à mettre dans la physionomie de ses personnages, c'est guindé et précieux. Le sentiment n'existe, dans une œuvre d'art, que lorsqu'il n'y paraît pas recherché; il en est de lui comme de ces essences qui n'ont le parfum de la fleur qu'employées à des doses infiniment petites. M. Gérôme a besoin d'une espèce de traitement homœopathique pour se guérir de ces exagérations, de ces soulignements, que tout homme d'esprit déteste parce qu'ils sont inutiles.

Qu'il imite, sous certains rapports, l'ampleur de Decamps qui, dans un genre différent du sien, a justement les qualités que nous voudrions retrouver chez M. Gérôme: l'effet sans la prétention, la simplicité enfin.

Ce n'est pourtant pas chez Khalil-Bey qu'on peut voir Decamps dans tout son beau, puisque nous ne rencontrons dans sa galerie que l'atelier de poteries italiennes si remarquablement éclairé, et quelques toiles représentant des sujets de chasse, d'une manière qu'il a fort heureusement abandonnée de bonne heure.

Mélange d'Ingres et de Delacroix, Théodore Chasseriau, malgré et surtout à cause de la supériorité de son talent, ne serait arrivé à la célébrité qu'en prenant franchement parti pour l'un ou pour l'autre de ces maîtres; c'est le représentant du tiers-parti dans la peinture et l'art ne veut pas de ces accommodements. Son *combat de cavaliers arabes* est certainement habilement disposé, mais retrouve-t-on dans cette toile la moindre originalité?

M. Courbet est un artiste essentiellement inégal: son *Hallali de chevreuil*, son *Renard* sont d'une vérité parfaite et d'un grand effet: ces œuvres seules suffiraient à illustrer un homme et nous pensons que M. Courbet n'a jamais mieux copié la nature.

Nous n'aimons pas sa *Jeune baigneuse*, copie exacte d'une nature commune et vulgaire et nous ne dirons rien d'un grand tableau du même peintre, tableau qu'on a bien fait d'omettre au catalogue.

Puisque les dames étaient admises à visiter la galerie de Khalil-Bey, ce n'aurait pas été du luxe que de leur fermer le salon dans lequel figure cette toile qui n'inspire que du dégoût, même aux moins puritains. Voyez la mine d'une honnête femme devant cette malpropreté!

M. Fromentin, remarquable par son dessin, par le soin, l'intelligence avec lesquels il groupe et anime ses personnages, est parfois terne dans son coloris: sa *Tribu en marche*, son *Départ pour la chasse*, sont des sujets algériens qui exigeraient un peu plus de chaleur.

Quelques toiles secondaires de Diaz: un tableau de *Fleurs*, *Vénus et Adonis*.

Trois *Isabey*: un *Mariage sous Louis XIII* est le seul qui ait vraiment du mérite.

La *Vérité montant au ciel* est un mauvais Prudhon.

Une statue grandeur naturelle, l'*Hélène*, de M. Clésinger, est le seul marbre figurant dans la collection de Khalil-Bey: la tête, la poitrine, les bras de cette statue, sont traités de main de maître, mais à partir de la ceinture, la draperie devient lourde, Hélène va perdre ses jupons!

Les tableaux anciens sont presque tous des écoles flamandes et hollandaises. Ici encore, à part quelques notables exceptions, les grands maîtres ne figurent dans cette galerie que par des toiles de second ordre: « Le moulin à vent de Ruysdael; la déclaration d'amour d'Adrien van der Werff; une marine de Backuisen; un portrait de petite fille, par Gérard Dow »; voilà ce qu'il y a de plus beau, et on trouvera sans doute singulier que nous en demandions davantage.

L'école française est représentée par l'*Atelier de peintre*, de Boucher, joli tableau sortant du genre ordinaire de l'artiste et provenant de la collection Pourtalès, par des baigneuses et un portrait, du même auteur.

Le *portrait de Mme Dubarry* est plein de grâce et de fraîcheur: d'après le catalogue, il est de Fragonard. Cela pourrait bien être. — Une *tête d'enfant*, étude du tableau de la malédiction paternelle et une *jeune fille attendant...* quelqu'un, par Greuze, ne nous paraissent pas hors ligne.

Les tableaux anciens faisant partie de la collection de Son Exc. Khalil-Bey ne peuvent, en somme, soutenir la comparaison avec les œuvres contemporaines placées à leurs côtés. Nous pensons que c'est à cause du choix mal compris de ces toiles des anciens maîtres. De plus, le propriétaire de tant de belles choses aurait certainement dû ne pas les confondre dans les mêmes salons avec les Ingres, les Delacroix, Troyon et Rousseau. Si l'œil se complaît au contraste des différents genres de peinture, une sorte de rapprochement dans l'âge des tableaux nous paraît une condition essentielle à cette harmonie sans laquelle la beauté n'est pas possible.

E. P.

## CHOSES ET AUTRES

Mercredi, au bal des Tuileries, rien de bien saillant en fait de toilettes. Je sais bien que la perspective des épées et des éperons, des aiguillettes et des épaulettes, tous ces reliefs plus ou moins *robicides*, ne laissent pas d'effrayer ces dames, et qu'on garde généralement pour les petits Marly ses plus frais atours et ses conceptions neuves. Du reste, constatons qu'à minuit la presse était supportable et que les traînes évoluaient sans trop de peine. A ce propos, un signe non équivoque où se reconnaît une femme de race, c'est la façon dont elle s'arrête, lorsqu'elle sent la queue de sa robe sous un talon. Cela est très délicat et bien joli à observer. Les unes arrachent bravement le morceau, sans daigner jeter un regard sur la blessure; d'autres prennent racine brusquement, cramponnées au bras de leur cavalier, sans haleine et sans voix, l'œil perdu devant elles, mais mesurant dans leur âme l'étendue probable du dommage, consternées et furieuses. Celle-ci ne dédaigne point de faire un premier pansement, séance tenante, dans quelque embrasure, — c'est la femme soigneuse, ayant

l'horreur des accrocs et des taches, la perle noire, en ces temps de cocodettes. D'aucunes, généralement elles louvoyent autour de la trentaine, au premier cri de l'étoffe déchirée, retournent un peu la tête, et d'un coup d'œil rapide dévisagent le maladroit. S'il est jeune et bien en point, on s'arrête pour écouter ses excuses et cela peut finir par un tour de valse et une part de galantine gobichonnée à deux. S'il est vieux ou laid, on le cloue sur place d'un beau sourire de dédain... à moins qu'il n'ait à sa décharge quelque grand cordon, auquel cas on ne laisse point échapper si belle occasion de faire un tour de salon au bras d'un homme copieusement décoré. Celle qui a l'habitude ou l'instinct de l'Œil-de-Bœuf, pressent en quelque sorte la botte qui ose s'abattre sur sa traîne innocente; au moment où le talon presse l'étoffe, elle plie, s'enfonce un peu dans sa jupe comme pour une révérence, et, tout en cédant à la force qui la tient arrêtée, avertit, par un effort doux et continu, le pied envahisseur ; tout cela sans tourner la tête, sans interrompre la conversation ; dégagée, elle agrée les excuses et octroie la grâce au moyen d'un petit mouvement de la nuque qui s'incline et se relève. Ce dernier détail est charmant, avec les coiffures empire.

—

Bien froid, du reste, ce premier bal, mercredi. A quoi attribuer cette tiédeur si accentuée? Est-ce à l'absence de M. de Bassano? Pourtant le vicomte de L., son remplaçant, aidé de bien des chambellans, même honoraires, faisait le possible et l'impossible. Toujours est-il qu'un peu plus d'un quart seulement des invités est venu, et qu'on a eu une peine infinie à organiser les danses après le quadrille officiel. Par contre, la quantité était rachetée par la qualité, et à aucun bal, je crois pouvoir l'assurer, il n'avait été donné d'avoir de si jolies personnes.

L'Impératrice avait une robe de tulle blanc, lamée de minces bandes de satin paille ; le tout recouvert d'une seconde jupe de couleur blanche; peu de diamants. La personne la plus remarquée a été la duchesse de F... N..., un des plus grands noms d'Espagne, qui ressemble à s'y méprendre à sa souveraine, et qui complétait l'illusion, en portant comme coiffure une couronne de pierreries qui a obtenu les honneurs de la soirée. Le rose paraît décidément réunir tous les suffrages, et c'est la couleur à la mode cet hiver. Quelques robes bleues à dentelles blanches et un petit nombre de toilettes cerises, entremêlées de dentelles noires, se montraient aussi, mais bien rares. Une seule toilette Bismark, assez extraordinaire pour mériter une description. Robe en tulle banc uni, le corsage est uniquement composé de deux pattes croisées en satin Bismark assez foncé, venant se rattacher par derrière à la cointure; sur la jupe, une sorte de tunique fouillis, plate par devant, mais formant, à partir de la taille et sur une longueur de cinquante centimètres environ, le plus curieux assemblage de nœuds en quantité énorme, de rubans, de torsades à n'en plus finir, et s'élevant de vingt-cinq centimètres au moins au-dessus de la jupe.

Les hommes sont décidément par trop en uniforme : rien que sabres, épées, broderies d'or et d'argent, épaulettes, éperons, bottes, trop de brillant, trop de brillant; on est tout heureux quand l'œil peut se reposer quelques instants sur un costume de cour en velours ou même en drap.

Pas de costumes étrangers, qui donnent cependant beaucoup de cachet d'habitude. On les comptait mercredi. Sauf le corps diplomatique des autres nations, cinq ou six Japonais, qui tapis dans leur coin d'où ils n'ont pas bougé, et avec raison, durant tout le bal, sauf un vieux prince indien, au bonnet de toile cirée, et le général Salomon (d'Haïti), du plus beau noir, rien ne venait donner une physionomie nouvelle au tableau. Un seul chevalier de Malte, le duc de F... N... Bien joli costume, pourquoi n'y en avait-il qu'un seul? Excepté l'immense bicorne à forêt de plumes blanches, il ressemble beaucoup à un général anglais; n'importe, cela égaye bien. — Une innovation: M. du Sommerard, directeur d'un musée de Paris, avait arboré un signe de décoration bien peu usité, un collier d'ordre. Cela faisait très bon effet, même sur un habit à la française en drap brodé et chamarré ; ce n'est pas peu dire.

Peu de députés, beaucoup de sénateurs, énormément de préfets. Grâce au petit nombre de personnes venues, on a pu cette fois éviter le double ennui habituel des bals aux Tuileries : encombrement inénarrable aux portes et dans la salle des Maréchaux ; queue nécessitant plusieurs heures d'attente pour arriver au souper; cela s'est passé cette fois exactement comme dans un bal privé. Il est vrai de dire aussi qu'on ne voyait que bien peu d'officiers de garde nationale. Craindraient-ils la mobile et auraient-ils peur de se faire remarquer?

—

On a repris *Nos Intimes* au Vaudeville et la *Violette pour deux* de M. Siraudin se trouve avantageusement remplacée.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de regretter, dans le spectacle qui vient d'être effacé de l'affiche, un petit acte digne d'Alfred de Musset, par la grâce et la délicatesse. Cela s'appelait : le *Frère aîné*, d'un nom nouveau, M. L'Epine, je crois.

—

L'action était des plus simples :

Trois personnages qui se nomment tout bonnement Dominique, André, Claire et n'habitent pas le château de ***. N'importe ! on se sent d'emblée dans la meilleure compagnie. — Un grand sacrifice accompli sans enphase et dont le *Frère aîné* ne s'est point consolé ; — d'autre part, un amour nouveau remplaçant trop vite l'amour brisé par la mort; — l'héroïne absente pour jamais et planant invisible sur cette maison où ne battent que de nobles cœurs ; — c'est tout ; — et il y a là plus d'éléments d'émotion que dans cinq actes de drame. Nos compliments à Desrieux ; Mlle Cellier est une gentille consolatrice ; il lui manque l'énergie et l'autorité. Malgré l'insuffisance de tel ou tel interprète la pièce faisait plaisir et méritait d'être mieux traitée qu'*Une dernière idole* et que l'*Œillet blanc*.

—

Pendant que Paris patinait, Londres jouissait d'une température relativement douce. Ici la Seine était prise, là-bas la Tamise roulait sans trace de glaçons ses flots noirâtres. Le lac d'Hyde-Park, moins gelé que l'eau de ma carafe. Dans Regent's Park, sur le lac couvert d'un soupçon de glace, se risquaient d'aventureux gamins. Libres, ces gamins ! Pas un policeman n'aurait osé leur faire d'opposition. Mais tout prêts à porter secours, de distance en distance, des hommes munis de cordes et de crochets.

L'Angleterre se souvient de l'accident du Serpentine.

Chez nous, bien certainement, plus d'un patineur disparaîtra encore sous la glace avant que nous ayons une corporation de sauveteurs.

—

La robe Impératrice, la mode du jour, trop lourde pour une blonde, est en satin blanc avec feuillage pourpre à nervures d'or. Spéciale pour les brunes de 32 ans, *ad libitum*.

—

Une jolie fantaisie : robe de tulle blanc, garnie de fleurs de lin couchées sur le bas de la jupe. En gerbe au corsage et dans les cheveux.

—

Le « Songe d'une Nuit d'été » : Sur une robe de tulle soufre des bouquets de fleurs naturelles et artificielles mêlées, roses à cent feuilles, iris, lilas blanc, chèvrefeuilles, attachés par des roseaux. Coiffures de roses, iris, etc , etc.

—

Mme X., lasse des mauvais tours des domestiques de Paris, en fait venir un de la campagne. Il arrive; on lui dit d'aller visiter Paris, et de revenir le lendemain prendre son service. Il ne revient pas, et dix jours après on apprend qu'en rentrant il s'est trompé d'escalier, qu'il est allé chez le général B., qui en cherchait un aussi et qui l'a mis de suite en fonctions. Il se croit toujours chez Mme X., et que seulement elle est absente pendant quelques jours!

X

## PETITE CHRONIQUE

« Sois aussi chaste que la glace, aussi pure que la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie, » a dit Shakespeare, le plus grand génie de l'école romantique, et Shakespeare a eu raison, exemple :

La petite comtesse Georgette de B... est bien, quoique mariée, quoique Parisienne et quoique fréquentant Canaillette et Souillonnette, qui ont entrepris de la déniaiser, la plus candide des jeunes femmes, la plus pénétrée de ses devoirs.

La comtesse Georgette a un petit travers, en est-ce un? elle aime énormément la toilette ! Son budget semble au-dessous de ses dépenses, et cependant elle ne fait pas des dettes; comment s'y prend-elle ?

Ces jours derniers, elle achète une robe de faye vésuve. Sa belle-mère achète la même robe :

— Seize mètres à 45 francs, dit-elle à son fils; maintenant la tunique de dentelle, les autres garnitures, mais c'est une robe ruineuse! et Georgette qui n'avoue pas une dépense de plus de 300 francs. Oh! elle a des ressources en dehors du ménage !

Que c'est bon une belle-mère ! Georgette eut bientôt rassuré son mari ; elle avait choisi sa robe dans une maison de soieries en gros, rue Notre-Dame-des-Victoires, dans la cour des Messageries, et elle avait profité des avantages de ces sortes de maisons trop peu connues des femmes du monde.

Elle était toute honteuse de l'avouer, parce que pour se faire accepter comme cliente, puisque cette maison ne vend pas au détail, elle avait dû employer une petite ruse !

Pauvre comtesse Georgette, — tant d'innocence en contact avec une belle-mère et les grandes cocodettes qui ont à cœur de la *déniaiser* !

—

La semaine dernière, je rencontre providentiellement à la gare de Brigthon mon meilleur ami, le major de F..., le plus loyal et le plus modeste des hommes. Comblé pour le moins d'autant de décorations que Paulin Limayrac, il n'en porte aucune, il se contente de les mériter.

— Toi qui arrives de Paris, me dit-il, donne-moi donc des nouvelles de la belle Mme de*** !

— La mère du lieutenant de X.?

— Sa mère, tu es insensé ! sa sœur, veux-tu dire?

Naïf major, les femmes plâtrées feraient son bonheur.

Au reste, malgré son fils de trente et quelques années, Mme de***, il faut en convenir, fait toujours illusion. C'est qu'elle se sert journellement de l'*Extrait de fleurs de lys* que l'on trouve à la pharmacie, 64, rue Basse-du-Rempart (5 fr. le flacon). Cette eau préserve des rides, conserve la finesse, la fraîcheur, la jeunesse des tissus.

Je m'en suis servi plusieurs fois pendant mon voyage en Angleterre; depuis, en m'abordant, mes amis me disent :

— Ah ça ! mais, comme tu rajeunis !

C'est l'effet de « l'Extrait de fleurs de lys. »

Le vieux duc de B... m'appelle enfant terrible de dévoiler un secret qui a remplacé par un épiderme de bébé sa peau parcheminée et ratatinée.

L'inventeur de cette eau de Jouvence, le chimiste Bayle, ne se plaint pas, j'espère, de mon indiscrétion.

—

Ce sont de terribles diplomates que les jeunes femmes lorsqu'il s'agit de leur beauté.

Une conversation saisie à la sortie des Italiens.

— Tu avais un bien charmant chapeau hier, mignonne, où l'avais-tu pris ?

— Ma chérie, pour toi je n'ai pas de secret, je t'avoue donc en confidence que ma modiste est Mme T. Dorly, 28, rue Caumartin. Cette femme est une fée, elle coiffe d'une façon ravissante, suivant le teint, les traits, le genre de beauté ; elle n'a pas sa pareille pour faire valoir une physionomie. Seulement, comme je ne veux pas que mes bonnes amies la connaissent, je leur dis que je me sers chez Ode et chez Barène.

Qui parlait ainsi, bon Dieu ? Une jeune femme de dix-huit ans à peine ! Elle promet, pour la ruse, cette jeune femme-là.

Si Mme Dorly n'a pas de clientes plus dévouées pour lui faire la réputation qu'elle mérite, elle risque fort d'être confondue dans le tas des modistes, et elle est cependant trop franchement artiste pour ne pas arriver à jouir d'une grande vogue.

—

Promenez-vous à Londres ou à Madrid, à Rome ou à Moscou, si vous apercevez une femme au pied leste, à la taille souple, à la démarche gracieuse et élégante, — voici une Parisienne, dites-vous, et neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille vous êtes sûr de ne pas vous tromper.

La Parisienne, en pays étranger surtout, quelle bouchée de roi ! La grâce, c'est-à-dire la beauté en mouvement, qui est son attribut exclusif, lui vient particulièrement de sa jolie taille, laquelle est toujours facile à obtenir à l'aide d'une bonne corsetière.

Par exemple, entre les mains de Mme Billard (4, rue Tronchet), quelle femme, même la plus naturellement épaisse, n'aura pas une taille de guêpe, une poitrine radieusement développée, et dans les mouvements le moelleux et l'aisance?

Mme Billard, avant d'arriver à donner à ses corsets leur perfection artistique, a bien certainement dû étudier les lois de la statuaire et de l'orthopédie.

Nous la félicitons pour sa *jupe-cage peplum* qui donne à la tournure beaucoup d'élégance et une exquise distinction.

L'établissement que M. Claneau a fondé, 10, rue de Boulogne, est, paraît-il, unique en son genre. Personne jusqu'ici, dans Paris, où tant de hardis novateurs ne reculent devant aucune entreprise intelligente, n'avait eu l'idée de grouper dans le même centre et sous la même direction l'achat, la vente et la location des voitures, des chevaux et des chiens.

Les leçons d'équitation du Manége de la rue de Boulogne, sur l'emplacement de l'ancien Tivoli, se donnent d'après les principes de la haute-école.

Nos principaux sportsmen se vantent de pouvoir distinguer, sur mille amazones, une écuyère formée au *Manége Tivoli*. C'est du raffinement, ou je ne m'y connais pas.

Au fait, il faut bien avouer que si quelques cavaliers sont tout à fait grotesques, il est bien aussi quelques amazones totalement dépourvues d'élégance.

Si jamais j'hérite d'un oncle d'Amérique, il se peut que je me paie le mariage ; si alors j'ai des enfants, dès qu'ils auront six ans, je les envoie aux leçons du Manége Tivoli.

E. Chapus les voit déjà caracoler dans les allées du Bois et leur pronostique toutes les élégances et toutes les distinctions.

Ah ! d'abord, E. Chapus, le cheval, c'est son *dada*.

—

On comptait autrefois quatre âges, on n'en compte plus que trois : l'enfance, la jeunesse et la vieillesse. L'*Eau de la Virginie parfumée* a rayé de la vie humaine l'âge mûr avec ses cheveux grisonnants.

Cette eau, — est-il encore besoin de le répéter? — extrait de plantes qui croissent dans les Alleghany, prévient la décoloration de la chevelure ou ramène les cheveux blancs à leur nuance primitive, qu'ils aient été blonds, châtains ou noirs. Elle n'opère pas en un jour, comme le ferait une teinture, elle agit progressivement ; ce n'est que peu à peu qu'elle rend aux bulbes leur sève vitale, aux cheveux leur principe colorant.

La source de l'*Eau de la Virginie parfumée* coule rue St-Honoré, 336. Dans quantité de familles on l'emploie pour nettoyer la tête des enfants, et beaucoup de personnes s'en parfument (10 c. le flacon.)

Par la vertu de l'Eau de la Virginie, la mère doit paraître aussi jeune que ses enfants, et même madame de X., à qui cet été tous les étrangers ont rendu hommage et payé tribut, passe pour être aussi jeune que son fils qui a au moins trente ans. Heureuse mère ! heureux fils !

—

La machine à coudre silencieuse (rue Richelieu, 45), dont les rouages sont à frottement doux, n'occasionne pas de fatigue, et, comme son nom l'indique, ne fait pas ce bruit assourdissant et monotone qui est l'ennui des machines à coudre.

La machine silencieuse des familles (système Wheeler et Wilson), perfectionnée par Pollack, Schmidt et Cie, a une seule tension et deux fils, ce qui la rendrait déjà préférable aux machines à deux fils qui ne font qu'un double point de chaînette ou point noué, si son régulateur chiffré du point et une série de petits guides fort ingénieux ne lui donnaient encore sur les autres systèmes une supériorité incontestable.

L'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE DUBRONI



S'ennuie-t-on, ne sait-on que faire? Vite on prend son appareil Dubroni et, sans quitter le salon, sans même risquer de se tacher les doigts, on obtient l'image de bébé aussi réussie que si on était allé 236, rue de Rivoli, la faire faire par M. Dubroni, lui-même.

Le Directeur-Gérant MARCELIN.

Paris. — Imp. de G. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.